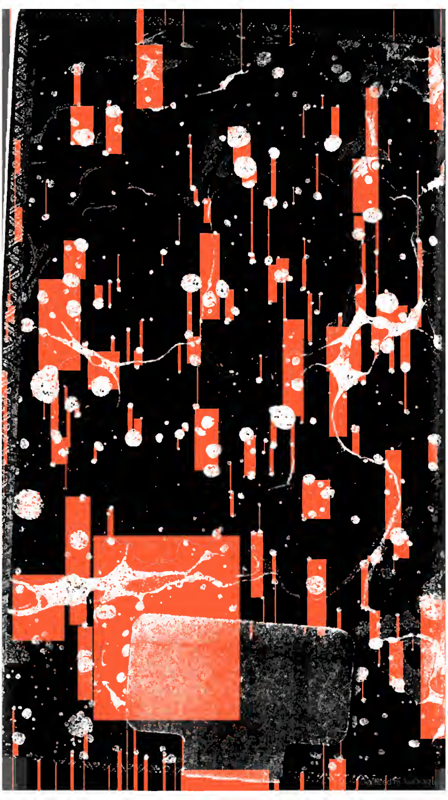






COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS.

COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS,

DÉDIÉE AU ROI.





A PARIS,

Chez DIDOT L'AÎNÉ, Imprimeur du Clergé, en ſurv. rue Pavée S. A.

Et DE BURE L'AÎNÉ, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXIII.

MORALE
DE
SÉNEQUE,
EXTRAITE DE SES ŒUVRES

PAR M. N.

tome second



MORALE

DE

SÉNEQUE.

I.

LA MORALE profite plus quand elle s'insinue dans l'ame par pensées détachées : ces discours d'appareil débités en présence d'un peuple nombreux font plus de bruit & moins d'effet. La Philosophie est le conseil de l'homme ; & ce n'est pas à haute voix qu'on donne des conseils.

II.

Les abrégés sont plus nécessaires aux commençants, parcequ'ils instruisent; les sommaires sont plus commodes pour les savants, parcequ'ils rappellent.

III.

La reconnoissance que nous avons pour nos instituteurs, nous la devons à ces instituteurs du genre humain qui nous ont ouvert la route du bonheur. Quel héritage ils ont laissé aux hommes! J'en veux prendre possession: c'est pour moi qu'ils ont acquis; c'est pour moi qu'ils ont travaillé. Mais agissons en bons peres de famille: augmentons notre patrimoine, & ne le transmettons pas sans accroissement à nos neveux. Il reste encore & restera beau-

coup à faire : dans mille ſiecles, il manquera encore quelque pierre à l'édifice. Mais quand même les Anciens auroient tout découvert, l'application, la connoiſsance, l'arrangement de leurs découvertes, seroient toujours des objets nouveaux.

IV.

Un héros peut ſortir d'une chaumiere ; & la plus belle ame, d'un corps difforme & caſsé. Il me ſemble que la Nature a produit exprès quelques hommes pour prouver que la vertu naît par-tout.

V.

Si la vie la plus longue n'eſt pas toujours la meilleure, la mort la plus longue eſt toujours la plus fâcheuſe.

VI.

CELUI qui conſent à vivre quand il prévoit que, trois ou quatre jours après, ſon ennemi aura le pouvoir de le faire mourir, travaille vraiment pour un autre.

VII.

LA mémoire, comme les livres qui reſtent long-temps enfermés dans la pouſſiere, demande à être déroulée de temps en temps; il faut, pour ainſi dire, en ſecouer tous les feuillets, afin de les trouver en état au beſoin.

VIII.

QUICONQUE penſe à recevoir, oublie qu'il a reçu. Le plus grand mal de la cupidité, c'eſt l'ingratitude. Ajoutez que de tous les hommes qui jouent un rôle dans l'État,

il n'y en a pas un qui ne regarde plutôt ceux qui l'ont devancé, que ceux qu'il laiſse en arriere : il leur eſt moins agréable de voir une foule qui les suit, qu'importun de voir quelqu'un qui les précede. C'eſt le vice de tout ambitieux, de ne pas regarder derriere lui : l'ambition n'eſt pas la ſeule paſſion ſans bornes; elles le sont toutes, parceque toutes commencent par la fin.

IX.

On a tort de regarder les Philoſophes de bonne foi comme des mécontents & des séditieux, des contempteurs des loix, des magiſtrats, & de tous ceux qui préſident à l'adminiſtration publique. Perſonne, au contraire, n'eſt plus reconnoiſſant qu'eux envers les gens en place;

& avec d'autant plus de raiſon, qu'il n'eſt point de citoyens pour leſquels ceux qui tiennent en leurs mains les rênes du gouvernement travaillent plus que pour les Philoſophes, qu'ils font jouir des douceurs du repos. Des hommes à qui la sécurité publique procure un accès facile vers la ſageſse qu'ils cherchent, ſe font un devoir d'honorer comme un pere l'auteur d'un ſi grand bien, & l'aiment plus ſincèrement que ces courtiſans inquiets, placés au milieu du tourbillon, qui doivent tout aux Princes, & les croient toujours en reſte avec eux, & dont on ne peut jamais, quelque étendue que l'on donne à ſa libéralité, aſsouvir la cupidité qui s'accroît à meſure qu'on la ſatisfait.

Le Sage ſonge donc à qui il doit l'uſufruit de ces biens qui le diſpenſent de la garde des murs, des tributs de la guerre, de toutes les autres charges qu'impoſe le devoir de citoyen; il ſonge à toutes ces obligations, & rend graces au Pilote qui le conduit. C'eſt ſur-tout la Philoſophie qui apprend à ſentir un bienfait, à le reconnoître; & quelquefois c'eſt le payer, que de l'avouer. Le Sage avouera donc qu'il doit beaucoup à l'homme vigilant dont les soins & la prévoyance lui aſsurent un repos favorable aux productions de ſon génie, la jouiſsance libre de ſon temps, un calme que ne troublent pas les occupations publiques.

X.

LA paix que procure le Souve-

rain, quoiqu'un bienfait commun à tous les ſujets, fait une impreſſion plus profonde ſur ceux qui en font le meilleur uſage.

XI.

C'EST la folle avarice des hommes, qui, en diſtinguant les poſſeſſions & les propriétés, fait que perſonne ne regarde comme à soi ce qui appartient au public. Le Sage, au contraire, ne trouve rien qui ſoit plus proprement à lui, que ce qu'il partage avec le genre humain. Des biens ne seroient pas communs, ſi chaque particulier n'en avoit une partie; la communauté établit toujours un partage, quelque foibles que ſoient les portions des individus: mais les biens indiviſibles, tels que la paix & la liberté, ne peuvent

ſe partager; les particuliers jouiſſent de la totalité comme le public.

XII.

Les hommes les plus voiſins de la chûte du tonnerre demeurent immobiles, comme s'ils avoient été frappés. Il en eſt de même dans les événements & les cataſtrophes violentes; le malheur n'écraſe qu'un ſeul, & la crainte, les autres.

XIII.

Il n'y a de vrais biens que ceux que la raiſon procure; ils sont ſolides & durables; ils ne peuvent ni périr, ni décroître, ni diminuer: les autres biens ne le sont que dans l'opinion; ils n'ont de commun avec les vrais que le nom, leur eſſence en differe abſolument. Appellons-les donc des commodités; mais

sachons que ce sont des accessoires, & non pas des parties de nous-mêmes : qu'ils soient à nous ; mais n'oublions pas qu'ils sont hors de nous.

XIV.

Il y a peu de gens qui se soient séparés à l'amiable de la fortune : ils tombent presque tous en même temps que les objets sur lesquels ils s'étoient élevés ; leur piédestal devient leur tombeau. Il faut donc y joindre la prudence pour en diriger l'usage, & pour en modérer l'abus.

XV.

Toutes les actions de la vie entiere ne sont modifiées que par la considération de l'honnêteté ou de la honte qui en résulte. C'est sur cette regle que se fonde la distinc-

tion de ce qu'il faut faire & de ce qu'il faut omettre.

XVI.

Il n'en eſt pas de la Philoſophie comme de bien d'autres ſciences qu'il ſuffit de confier à ſa mémoire : il faut la mettre en pratique. L'homme heureux n'eſt pas celui qui sait, mais qui fait.

XVII.

Quoiqu'après la mort l'ame ſortie de la ſphere humaine ne recueille aucun fruit de ſon action, néanmoins, avant de la faire, la contemplation des suites qu'elle aura eſt un ſpectacle délicieux. Quand l'homme courageux & juſte ſe repréſente que les fruits de ſa mort seront la liberté de ſa patrie, la conſervation de tous ceux auxquels il

fait le ſacrifice de ſa vie, il jouit de la volupté la plus pure.

XVIII.

La ſource de nos erreurs & de nos illuſions vient de ce que ce n'eſt jamais l'homme lui-même que nous jugeons : nous lui joignons toujours les ornements dont il eſt décoré. Quand vous voudrez connoître la juſte meſure & les vraies proportions d'un homme, voyez-le nu ; qu'il ſe dépouille de ſon patrimoine, de ſes dignités, de toutes les illuſions de la fortune ; qu'il ſe dépouille de ſon corps même : c'eſt ſon ame ſeule qu'il faut conſidérer, dont il faut prendre les dimenſions, afin de diſtinguer la grandeur propre, de celle qui n'eſt qu'empruntée.

XIX.

Un jeune Lacédémonien ayant été fait priſonnier dans un âge tendre, crioit en ſon langage dorique : « Non, je ne serai point eſclave. » Il tint parole. A la premiere fonction ſervile & aviliſſante qu'on exigea de lui, il ſe caſſa la tête contre le mur. La liberté eſt ſous la main ; comment ſe trouve-t-il des hommes qui conſentent à être eſclaves ?

XX.

César, paſſant un jour par la voie latine, fut abordé par un ſoldat de ſa garde, qui, baiſſant ſur ſa poitrine ſa barbe blanche, lui demanda la mort. Eſt-ce que tu vis ? lui dit le Prince.

On devroit faire la même réponſe à tous ces hommes inutiles

pour qui la mort seroit un vrai ſoulagement. Tu crains de mourir ! Eſt-ce que tu vis ?

XXI.

LA vie languiroit dans une inertie continuelle, s'il falloit renoncer à tout ce qui peut ne pas réuſſir.

XXII.

LES ſentiments du bienfaiteur doivent régler ceux du débiteur : ce n'eſt pas le bienfait qu'on peſe, c'eſt l'intention.

XXIII.

UNE erreur des ingrats, c'eſt de croire que l'uſufruit d'un bienfait doit être gratuit, tandis qu'ils paient à leurs créanciers des intérêts, ſans préjudice du capital. Les bienfaits ont auſſi leurs intérêts ; on a plus à payer quand on paie plus tard. Il y

a de l'ingratitude à rendre un bienfait ſans arrérages.

XXIV.

RIEN de plus commun que des gens qui regardent comme impoſſible tout ce qu'ils ne peuvent faire; qui nous accuſent de donner des préceptes trop durs, de tenir un langage outré, & peu fait pour la nature humaine. Que j'ai meilleure idée d'eux! tout ce que nous diſons, ils peuvent le faire; mais ils ne le veulent pas. Qu'ils me citent un homme dont les tentatives aient été infructueuſes, & qui n'ait pas trouvé nos préceptes plus faciles dans la pratique. Ce n'eſt point parcequ'ils sont difficiles, que nous n'oſons pas les tenter; c'eſt parceque nous n'oſons pas, qu'ils sont difficiles. Nous

défendons nos vices, parceque nous leur ſommes attachés ; nous aimons mieux les excuſer que les chaſser. La Nature donne à l'homme aſsez de forces, s'il vouloit en uſer, les raſsembler, & s'en ſervir pour ſe défendre, ou du moins n'en pas abuſer pour ſe perdre. Le défaut de volonté eſt la vraie raiſon ; le défaut de pouvoir eſt le prétexte.

XXV.

LA juſtice n'eſt pas toute au profit des autres, comme on le croit ordinairement : la plupart des avantages qu'elle procure refluent ſur elle. Il en eſt de même de la bienfaiſance ; en obligeant les autres, on s'oblige soi-même.

XXVI.

CE n'eſt que la partie la plus foi-

ble & la plus légere de la méchanceté, qui rejaillit ſur les autres : ce qu'elle a de pire, &, pour ainſi dire, de plus épais, reſte au fond de l'ame du méchant, & ſert à l'étouffer.

XXVII.

La lecture eſt l'aliment de l'eſprit ; elle le délaſſe des fatigues de l'étude, quoiqu'elle ſoit une étude elle-même. Il ne faut pas ſe borner à écrire ou à lire uniquement : l'une de ces occupations attriſte & épuiſe ; je parle de la compoſition : l'autre énerve l'eſprit, & le relâche. Il faut faire l'un & l'autre tour-à-tour. Ils doivent ſe ſervir de correctif : ce que la lecture a recueilli, la compoſition doit le rédiger.

XXVIII.

Une union inviolable ſubſiſta

parmi les hommes jusqu'au temps où l'avarice vint rompre les liens de la société, & devint une source de pauvreté pour ceux mêmes qu'elle avoit enrichis. On ne posséda avec sécurité que quand les possessions furent communes : on cessa de posséder tout, quand on commença d'aspirer à la propriété.

XXIX.

LA vertu n'est pas un présent de la Nature : c'est un art, que de devenir vertueux. Les premiers hommes ne l'étoient que par l'ignorance du mal. Mais il y a une grande différence entre ne vouloir pas le mal, & ne savoir pas le faire.

XXX.

MÉCENE a dit très bien : « Je « ne m'embarrasse point de mon

« tombeau ; la Nature prend soin « d'enſevelir les cadavres oubliés. » On croiroit que cette maxime eſt d'un Stoïcien.

XXXI.

QUEL eſt l'homme qui puiſse ſe dire innocent d'après toutes les loix? & quand cela seroit, combien eſt bornée une vertu qui ſe réduit à l'obſervation de la loi! combien la ſphere des devoirs n'eſt-elle pas plus étendue que celle du droit! combien l'affection naturelle, l'humanité, la libéralité, la juſtice, la bonne foi, n'exigent-elles pas de choſes dont les tables de la loi ne font nulle mention!

XXXII.

L'HABITUDE inſpire à la longue l'amour du vice comme de la vertu.

XXXIII.

CE n'eſt pas aux fautes qu'en veulent la plupart des hommes, mais à ceux qui les commettent.

XXXIV.

COMBIEN de gens mentent pour tromper ! combien d'autres, parcequ'ils ont été trompés !

XXXV.

C'EST un homme de bien qui vous a fait une injure ; ne le croyez pas : c'eſt un méchant ; n'en ſoyez pas ſurpris. Un autre le punira pour vous, & il s'eſt déjà puni par le mal qu'il a fait.

XXXVI.

IL n'y a pas la même gloire à payer les injures par des injures, qu'à payer les bienfaits par des bienfaits : au contraire il eſt honteux de

l'emporter dans le premier cas, comme d'être ſurpaſsé dans le ſecond. La vengeance eſt contraire à l'humanité, quoiqu'en apparence conforme à la juſtice : elle ne differe de l'outrage que par l'ordre du temps : celui qui ſe venge n'a que l'avantage de mal faire d'une façon plus excuſable.

XXXVII.

Tous les hommes ont au fond les mêmes idées que les Rois : ils veulent pouvoir tout contre les autres, & qu'on ne puiſse rien contre eux.

XXXVIII.

Le plus grand vice des hommes rendus inſolents par une haute fortune, c'eſt de joindre la haine à l'offenſe.

XXXIX.

On connoît le mot de ce courtisan qui avoit vieilli au service des Rois : quelqu'un lui demandoit comment, vivant à la Cour, il étoit parvenu, contre l'ordinaire, à un âge aussi avancé : « C'est, dit-il, en recevant des outrages, & en remerciant (1). »

XL.

On prend insensiblement les défauts de ceux qu'on fréquente ; & les affections de l'ame, de même que certaines maladies du corps, se gagnent par contagion.

(1) Ce mot est très conforme à celui qu'on rapporte du Duc d'Orléans, Régent de France, qui disoit qu'un parfait courtisan devoit être sans honneur & sans humeur.

X.L I.

La puiſsance ne peut être durable, quand elle ne s'exerce que pour le malheur des peuples; un moment arrive, où ceux qui gémiſsoient séparément sont réunis par une crainte commune : auſſi la plupart de ces tyrans ont été égorgés, les uns par des particuliers, les autres par la nation en corps qui raſsembloit le reſsentiment général.

X L I I.

Caligula eſt le ſeul monſtre qui ait imaginé de fermer avec une éponge la bouche des ſuppliciés, pour leur ôter la faculté de proférer une ſeule parole. Avoit-on jamais privé un mourant du pouvoir de ſe plaindre! Il craignoit que dans ces derniers moments la douleur ne s'ex-

primât avec trop de liberté. Tyran farouche ! permets au moins à tes victimes de rendre le dernier ſoupir : laiſse une iſsue à leur ame ; qu'elle ſorte par une autre voie que par des bleſsures.

XLIII.

Quoi de plus inoui qu'un ſupplice nocturne ! Ce sont les aſſaſſinats que l'on enſevelit dans les ténebres ; mais les châtiments sont d'autant plus utiles pour l'exemple & la réforme des mœurs, qu'ils sont plus notoires.

XLIV.

Deux ſentinelles, qui étoient en faction à l'entrée de la tente d'Antigone, faiſoient ce qu'on fait avec le plus de plaiſir, mais auſſi avec le plus de danger, lorſqu'on eſt mé-

content de ſon Roi. Antigone avoit tout entendu, n'étant ſéparé d'eux que par une tapiſserie, qu'il leva doucement, en leur diſant : « Eloi- « gnez-vous un peu, de peur que le « Roi ne vous entende. »

Le même Prince, ayant entendu une nuit quelques uns de ſes ſoldats faire mille imprécations contre le Roi, qui les faiſoit marcher par un chemin fangeux d'où ils ne pouvoient ſe tirer, s'approcha de ceux qui étoient les plus embourbés, & les aida à ſe débarraſser ſans qu'ils suſsent à qui ils en avoient obligation : « A préſent, dit-il, maudiſsez « tant que vous voudrez Antigone « pour vous avoir conduits dans le « bourbier; mais sachez gré à celui « qui vous en a tirés ». Imitons ces

exemples de douceur & de modération donnés par des hommes qui ne manquoient ni de raiſons pour ſe mettre en colere, ni de pouvoir pour ſe venger.

XLV.

Les mots hardis sont ceux qui circulent le plus promptement, & sont les plus répétés.

XLVI.

Si les plus ſages mêmes commettent des fautes, quel eſt l'homme dont les erreurs ne ſoient pas excuſables ? Soyons donc plus tolérants les uns à l'égard des autres : rien de plus injuſte que de rendre les individus reſponſables des vices de l'eſpece. Méchants nous-mêmes, sachons vivre avec les méchants. Une ſeule choſe peut nous rendre la

tranquillité, c'eſt un traité d'indulgence mutuelle.

XLVII.

IL n'y a pas de bonheur pour celui que tourmente l'idée d'un bonheur plus grand. Conſidérez plutôt la multitude qui vous ſuit, que le petit nombre qui vous précede.

XLVIII.

QUAND quelqu'un nous devance, nous ne ſongeons pas à cette foule de malheureux qui ſe traîne derriere nous, & qui porte envie à notre bonheur. Telle eſt l'injuſtice des hommes ; quoique redevables de beaucoup, ils regardent comme une injure d'avoir pu recevoir davantage.

XLIX.

C'EST l'argent qui ſurcharge le

Barreau d'une foule de plaideurs, qui creuse les yeux de l'avare, qui met les peres aux prises avec leurs enfants, qui occasionne les empoisonnements, qui arme du glaive & les assassins & les légionaires : c'est l'argent qui est le plus souvent arrosé de notre sang; c'est pour lui que les nuits des maris & des femmes sont troublées par de cruelles dissentions ; c'est pour lui qu'on s'empresse autour des tribunaux. Si les Rois deviennent des brigands sanguinaires, s'ils renversent des villes élevées par les travaux d'un grand nombre de siecles, c'est pour chercher l'or & l'argent dans les cendres fumantes des cités.

L.

LE pythagoricien Sextius, à la fin

de la journée, retiré dans sa chambre à coucher, faisoit subir à son ame un interrogatoire. « De quel « défaut, disoit-il, t'es-tu guérie « aujourd'hui ? quelle passion as-« tu combattue ? en quoi vaux-tu « mieux » ? Est-il rien de plus louable que cette coutume de repasser ainsi sa journée ? Quel sommeil, que celui qui succede à cet examen !

J'exerce de même sur moi cette fonction de magistrat, & je plaide tous les jours à mon propre tribunal. Quand ma lumiere est emportée, quand ma femme, instruite de ma pratique, garde le silence, je passe en revue ma journée ; je reviens sur toutes mes paroles & mes actions ; je ne me cache rien ; je ne me pardonne rien. Eh ! pourquoi

craindrois-je de m'avouer mes fautes, lorſque je puis me dire : « Prends « garde de recommencer, je te le « paſse pour cette fois. Tu as montré « trop d'opiniâtreté dans cette « diſpute. Ne te meſure plus déſormais « avec des ignorants ; on ne « veut point apprendre, quand on « n'a jamais appris. Tu as repris tel « homme avec plus de liberté que « tu ne devois ; tu l'as choqué, « au lieu de le corriger : ſonge, à « l'avenir, moins ſi ce que tu dis eſt « vrai, que ſi celui à qui tu parles « eſt capable de profiter d'une leçon « utile : on ne doit la vérité qu'à « ceux qui la veulent entendre. »

L I.

SOYONS en paix avec nous-mêmes, ſans nous embarraſser de la

réputation : consentons qu'elle soit mauvaise, pourvu que nous en méritions une bonne.

LII.

L'EXCÈS du bonheur rend l'homme avide ; les desirs ne sont jamais assez réglés pour cesser au moment de la jouissance ; les vœux vont toujours en avant, & l'acquisition d'un bien inattendu ne produit que les plus folles espérances.

LIII.

L'ATTACHEMENT des sujets est la garde nocturne qui défend le sommeil du Prince ; leurs personnes forment un rempart autour de la sienne, un mur sans cesse élevé entre lui & le danger.

LIV.

LA cruauté dans les particuliers

ſait peu de tort; dans les Princes, elle ne differe pas de la guerre.

LV.

QUOI de plus louable qu'un Prince qui, mettant un frein à ſa colere, ſe dit à lui-même : Il n'y a perſonne qui ne puiſse tuer contre la loi; je ſuis le ſeul qui puiſse ſauver malgré elle!

LVI.

ON peut ôter la vie à ſon ſupérieur, on ne la donne jamais qu'à ſon inférieur.

LVII.

ON ne ſe rend jamais plus difficile pour accorder un pardon, que quand on a été plus ſouvent dans le cas de le ſolliciter.

LVIII.

DANS l'homme qui peut tout,

on envisage moins ce qu'il a fait, que ce qu'il auroit pu faire.

LIX.

Il n'y a que trop de gens qui se chargent de la colere du Prince, & qui lui font la cour avec le sang d'autrui.

LX.

Le tyran ne regarde pas sans effroi les bras mêmes auxquels il s'est confié : sa précaution est pour lui une terreur de plus. Il veut être craint parcequ'on le hait : il ne sait pas que la haine poussée à l'excès se convertit en fureur. Une crainte modérée retient les courages ; mais quand elle est continuelle, vive, accompagnée du tableau des derniers supplices, elle releve les ames abattues, & les porte à tenter toutes

les reſsources. Il faut que la crainte laiſse quelque sécurité, & faſse envifager plus d'eſpoir que de danger; ſans quoi, s'il y a le même péril à ſe tenir tranquille, on aime mieux alors l'affronter & attenter à la vie du tyran.

LXI.

UN Prince dont l'accueil eſt affable & l'accès facile, dont l'extérieur, fait pour gagner le peuple, annonce la bienveillance; qui défere aux demandes équitables, & ſe refuſe aux prétentions iniques : un tel Prince eſt chéri, défendu, reſpecté de la République entiere. On parle de lui dans les entretiens particuliers, ſur le même ton que dans les aſsemblées publiques. Sous ſon regne on deſire des enfants; la ſté-

rilité, compagne des maux publics, diſparoît : chacun croit bien mériter de ſes enfants en les mettant au jour dans un ſiecle auſſi heureux. Un tel Prince eſt gardé par ſes bienfaits, il n'a pas beſoin de ſatellites ; les armes ne sont pour lui qu'un ornement.

LXII.

LES titres de grand, d'heureux, d'auguſte, de Pere de la patrie, &c. tous les ſurnoms enfin que la flatterie prodigue ſi lâchement aux Souverains, ne sont que des titres purement honorifiques.

LXIII.

QUI condamne promptement eſt bien près de condamner avec plaiſir : l'excès de sévérité reſsemble beaucoup à l'injuſtice.

LXIV.

Le témoignage de la conſcience ſuffit aux particuliers contre les interprétations de la malignité ; mais les Princes doivent des égards à la renommée.

LXV.

Il n'eſt pas poſſible qu'on ne craigne à proportion qu'on ſe fait craindre. Ne croyez pas qu'il y ait de ſûreté pour un Roi qui n'en laiſse à perſonne. La ſeule fortereſse inexpugnable eſt l'amour des peuples.

LXVI.

On a perdu la vie, lorſqu'on eſt obligé de la recevoir.

LXVII.

Les fautes qu'on punit ſouvent ſont ſouvent commiſes. La multitude des coupables accoutume à le

devenir; la flétrissure est moins sensible quand elle est plus commune: la sévérité même perd son principal avantage; sa continuité la rend moins imposante.

LXVIII.

Un Prince réussit mieux à rétablir les mœurs & à réprimer les vices, avec de la patience, en paroissant, non pas approuver les désordres, mais se porter malgré lui à les punir. La clémence du Souverain rend les fautes plus honteuses; & la punition paroît bien plus grave quand elle est infligée par un juge porté à la douceur.

LXIX.

On loue communément la compassion comme une vertu, & l'on donne le titre de bon à un homme

compatiſſant. La compaſſion eſt pourtant un défaut réel; c'eſt le vice d'une ame foible qui ſuccombe au ſpectacle du malheur d'autrui: voilà pourquoi elle ſe trouve aſsez communément, même dans les hommes les plus vicieux. La cruauté & la compaſſion sont ſur les limites, l'une de la ſévérité, l'autre de la clémence. Nous devons nous garantir de l'une comme de l'autre, de peur de donner dans la cruauté sous l'apparence de la ſévérité, & dans la compaſſion sous l'apparence de la clémence. Dans le ſecond cas le riſque eſt moindre; mais l'égarement eſt le même lorſqu'on s'écarte de la vérité.

LXX.

LE grand nombre des ſupplices

fait autant de déshonneur à un Prince, que celui des funérailles en fait à un Médecin.

LXXI.

Les ordres les plus doux sont les plus promptement exécutés : l'esprit humain est naturellement indocile, la défense est pour lui un aiguillon ; il aime mieux suivre que d'être entraîné de force, & se montre d'autant plus souple qu'on le mene plus doucement.

LXXII.

Les larmes des plus grands scélérats font une impression si forte sur les vieilles & les femmelettes, que, si elles osoient, elles iroient enfoncer les portes de leur prison. La compassion considere, non la cause, mais l'état de celui qui souf-

ſre; au lieu que la clémence eſt guidée par la raiſon.

LXXIII.

L'HABITUDE ſe change en nature; & l'on fait à la longue avec plaiſir ce qu'on faiſoit d'abord par néceſſité.

LXXIV.

IL y a plus de riſque à être craint qu'à être mépriſé. Tout ce qui effraie doit trembler.

LXXV.

DANS les études, on ne doit s'occuper que des choſes, ne parler que pour elles, y ſubordonner les expreſſions, qui doivent, ſans art, ſuivre la pensée par-tout où elle les mene.

LXXVI.

IL y a des hommes que la pareſſe,

plutôt que la raiſon, préſerve de l'inconſtance; ils vivent, non comme ils veulent, mais comme ils ont commencé.

LXXVII.

NOUS nous perdons autant par nos propres flatteries, que par celles des autres.

LXXVIII.

LE repos & les occupations de la retraite sont incompatibles avec le goût des affaires publiques, avec le beſoin d'agir & l'inquiétude naturelle qui en eſt la suite. On trouve peu de conſolation en soi-même, privé des plaiſirs momentanées que l'occupation même procure aux gens en place; on ne s'accommode point de ſa maiſon, de ſa ſolitude, de ſa priſon : de là cet ennui, ce

dégoût de soi-même, cette rotation continuelle d'un eſprit qui ne peut ſe fixer, enfin la douleur & l'amertume d'une retraite involontaire. Le comble du malheur eſt qu'on n'oſe avouer ſon mal; la honte enfonce les plaintes dans l'intérieur de l'ame.

LXXIX.

L'OISIVETÉ produite par le malheur alimente continuellement l'envie; on deſire la chûte des autres, parcequ'on n'a pu s'élever soi-même.

LXXX.

CE n'eſt pas ſeulement en défendant les accusés, en opinant pour la paix ou la guerre, qu'on eſt utile à ſa patrie. L'homme qui inſtruit la jeuneſse, qui lui inſpire l'amour de

la justice, la patience, le courage, le mépris de la mort; qui, dans la disette où nous vivons de préceptes salutaires, forme les ames à la vertu; qui, en saisissant & en arrêtant dans leur course les avares & les débauchés, retarde au moins leur chûte pour quelque temps; un tel homme, même dans une condition privée, travaille pour le public.

LXXXI.

Au milieu des brigues & des cabales de l'ambition, parmi cette foule de calomniateurs qui empoisonnent les actions les plus honnêtes, la droiture a trop de risques à courir; elle rencontre plus d'obstacles, que de moyens de réussir.

LXXXII.

Le temps est un bien dont on est

économe ou prodigue : les uns sont en état de rendre compte de l'emploi qu'ils en ont fait ; il ne reſte à d'autres rien qui puiſse juſtifier leur dépenſe. Auſſi je ne trouve rien de plus honteux qu'un vieillard qui n'a d'autres preuves d'avoir long-temps vécu, que ſon âge.

LXXXIII.

Il faut juger les entrepriſes que nous tentons, & comparer nos forces avec nos projets : la puiſsance doit toujours être plus forte que la réſiſtance.

LXXXIV.

Il n'eſt rien de plus délicieux qu'une amitié douce & fidele. Quel bonheur de trouver un homme dans le ſein duquel nous puiſſions dépoſer en ſûreté tous nos ſecrets, ſur la

diſcrétion duquel nous comptions encore plus que ſur la nôtre! un homme dont la converſation ſoulage nos inquiétudes, dont les avis nous décident pour le parti le plus ſage, dont la gaieté diſſipe notre triſteſse, dont enfin la vue ſeule nous réjouiſse!

LXXXV.

La vraie meſure de la richeſse eſt de n'être ni trop près ni trop loin de la pauvreté.

LXXXVI.

Sans l'économie il n'y a point de richeſses aſsez grandes : avec elle il n'y en a pas de trop petites.

LXXXVII.

Tous les états sont autant d'eſclavages. Il faut donc ſe faire à ſon sort, s'en plaindre le moins poſſi-

ble, & ſaiſir tous les avantages qui peuvent l'accompagner. Il n'y a pas de condition ſi dure où la raiſon ne trouve quelque conſolation.

LXXXVIII.

L'INCONSTANCE eſt de tous les vices le plus ennemi du repos.

LXXXIX.

CE sont deux excès également contraires au bonheur, que l'impoſſibilité de changer, & celle de ſe fixer.

XC.

IL faut nous accoutumer à ne pas voir en noir, mais en ridicule, les vices de la multitude : il vaut mieux imiter Démocrite qu'Héraclite.

XCI.

NE voyons que la moitié des vices, & ſupportons-les avec indul-

gence. Il y a plus d'humanité à ſe moquer des hommes qu'à en gémir. Ajoutez qu'on leur eſt auſſi plus utile : celui qui rit laiſse au moins quelque eſpérance ; il ne voit dans tout cet appareil de la vie humaine rien d'important, rien de grand, rien même de ſérieux. Cependant il vaut mieux voir ſans émotion les mœurs publiques & les vices des hommes, ſans en rire ni en pleurer. On eſt dupe de ſe tourmenter pour les maux des autres : il y a de l'inhumanité à s'en amuſer.

XCII.

LA plupart des hommes verſent des larmes pour les montrer : ils ont les yeux ſecs quand ils n'ont point de ſpectateurs, & ſe croiroient déshonorés de ne pas pleurer quand

tout le monde pleure. La mauvaiſe habitude de ſe régler ſur l'opinion eſt tellement enracinée, que l'on contrefait juſqu'au ſentiment le plus naturel, je veux dire celui de la douleur.

XCIII.

SONGEONS à ne point imiter les troupeaux, qui ſuivent toujours la file, & à ne pas marcher où nous voyons plutôt qu'où nous devons aller. La ſource de nos plus grands maux, c'eſt que nous nous réglons ſur les bruits publics; nous ne regardons comme eſtimable que ce qui a l'approbation univerſelle, & ce qui eſt autoriſé par un grand nombre d'exemples : ainſi nous ne vivons pas d'après les principes de la raiſon, mais nous imitons les

autres ; par là nous ne faiſons que tomber entaſsés les uns ſur les autres.

XCIV.

On ne s'égare jamais tout ſeul : on devient l'auteur & la cauſe des égarements d'autrui.

XCV.

Ce n'eſt jamais ſans conſéquence qu'on ſe met à la ſuite de la multitude. On aime mieux croire, que juger ; l'on vit ſur parole, au lieu de conſulter la raiſon : nous ſommes les jouets & les victimes d'erreurs tranſmiſes de mains en mains ; les exemples d'autrui nous perdent. Pour nous guérir, il faut nous ſéparer de la foule. Le genre humain n'eſt pas aſsez heureux pour que le parti le plus ſage ſoit celui du plus

grand nombre : la foule annonce toujours l'erreur.

XCVI.

LA cruauté naît toujours de la foiblesse.

XCVII.

ON n'est point heureux hors de la route du vrai : le bonheur doit donc avoir pour base un jugement droit, sûr, immuable.

XCVIII.

LA continuité de l'infortune procure au moins un avantage; c'est qu'à force de tourmenter elle finit par endurcir.

XCIX.

UNE bonne marâtre coûte toujours bien cher.

C.

JE ne me suis jamais fié à la For-

tune, lors même qu'elle paroiſsoit me laiſser en paix. Tous les avantages que ſa faveur m'accordoit, ſes richeſses, ſes honneurs, ſa gloire, je les ai placés de maniere qu'elle pût les reprendre ſans m'ébranler ; j'ai toujours laiſsé entre eux et moi un grand intervalle : auſſi la Fortune me les a ravis ſans me les arracher. On n'eſt accablé de la mauvaiſe fortune, que quand on a été dupé par la bonne.

CI.

On n'eſt mépriſé par les autres, que lorſqu'on a commencé par ſe mépriſer soi-même.

CII.

Rien ne ſuffit à la cupidité ; peu de choſe ſuffit à la nature : tout ce qu'elle a rendu néceſsaire à l'hom-

me, elle l'a rendu facile à trouver. Il faut aussi peu pour couvrir le corps que pour le nourrir. Tout desir ultérieur est le cri du vice & non pas du besoin.

CIII.

LA chasteté est le plus bel ornement des femmes : c'est la seule beauté qui résiste aux injures des ans.

CIV.

TOUTES les fois qu'une douleur immodérée s'emparera de vous & vous fera la loi, songez à votre pere; & vous sentirez qu'il est plus juste de vous conserver pour lui, que de vous sacrifier pour l'objet de vos pleurs & de vos regrets. Le soin de lui faire terminer doucement sa carriere est un devoir qui vous reste

à remplir. Tant qu'il vit, ce seroit un crime à vous de vous plaindre d'avoir trop vécu.

CV.

TOUS les Poëtes ont chanté celle qui s'est offerte à la mort à la place de son mari : il est plus beau de s'y offrir pour lui procurer la sépulture. L'amour est plus grand, lorsqu'avec les mêmes dangers il rachete un moindre bien.

CVI.

LE Prince de la Médecine dit que la vie est courte & l'art bien long. Ce n'est pas notre vie qui est courte, c'est nous qui l'abrégeons : nous n'avons pas trop peu de temps, mais nous en perdons trop. On peut donc regarder comme un oracle ce mot d'un très grand Poëte : « Nous

« ne vivons qu'une très petite par-
« tie de notre vie ». Tout le reste de notre durée n'est point une vie, c'est du temps. Très attentifs à conserver notre patrimoine, nous sommes prodigues quand il s'agit de la perte du temps, la seule chose pourtant dans laquelle l'avarice est louable.

CVII.

L'HOMME dont la conscience, juge toujours infaillible, a fait la censure de ses propres actions, peut seul revenir avec plaisir sur le passé.

CVIII.

LA vie de bien des gens ne peut pas être appellée oisive, c'est une occupation de fainéants.

CIX.

PERSONNE ne doute que ceux

qui s'occupent à des études inutiles, comme on en trouve un grand nombre chez les Romains, ne prennent bien des peines pour ne rien faire. Cette maladie fut propre aux Grecs; ils s'amusoient à chercher quel avoit été le nombre des rameurs d'Ulysse; ils disputoient pour savoir si l'Iliade avoit été composée avant l'Odyssée; si ces deux poëmes étoient du même auteur; & de beaucoup d'autres choses de cette importance, que vous pouvez savoir sans en être intérieurement plus heureux, & publier sans en paroître ni moins ennuyeux ni plus instruit.

CX.

Ce qu'on ne frappe pas n'est pas invulnérable, c'est ce quon ne peut point blesser.

CXI.

LES grands phénomenes, & tout ce qui s'éloigne de la marche ordinaire & commune des choſes, ne ſe font point voir fréquemment.

CXII.

L'AVARICE ravit aux autres pour ſe refuſer à elle-même.

CXIII.

LORSQUE le Sage laiſse tomber d'en haut un regard ſur la terre, il ſe dit à lui-même : Voilà donc le point que tant de nations ſe diſputent avec le fer & la flamme! Tous ces grands mouvements sont des excurſions de fourmis qui ſe trouvent trop à l'étroit. La différence entre elles & nous, c'eſt celle de deux atômes plus petits l'un que l'autre.

CXIV.

Agrippa, homme de courage, qui, de tous ceux auxquels les guerres civiles procurerent du pouvoir & de la célébrité, fut le ſeul heureux contre la République, avoit coutume de dire qu'il devoit beaucoup à cette maxime, « La concorde « accroît les petites choſes, & la diſ« corde ruine les plus grandes ; » que c'étoit elle qui l'avoit rendu bon frere & bon ami.

La vertu a ſa partie ſpéculative & ſa partie pratique : il faut donc & s'inſtruire, & confirmer par des actions ce qu'on a appris.

CXV.

On vit différemment pour le peuple & pour ſoi. La retraite n'eſt point en elle-même une école d'in-

nocence, ni la campagne une école de frugalité : mais quand il n'y a plus de témoins ni de ſpectateurs, les vices dont la récompenſe eſt de ſe montrer, ſe calment inſenſiblement. On n'eſt pas magnifique pour soi, ni même pour frapper les yeux d'un petit nombre d'amis familiers. Otez à l'homme la repréſentation, vous lui ôtez les deſirs. L'ambition, le luxe, la prodigalité, demandent un théâtre; les cacher, c'eſt les guérir.

CXVI.

Le malheur nous rend plus ſages : on diroit que le bon ſens & la bonne fortune sont incompatibles; la proſpérité ôte à l'homme le jugement.

CXVII.

C'est étudier la philoſophie dans la pratique, c'eſt s'exercer sous

les yeux de la vertu même, que d'être témoin des idées d'un homme ſage ſur la mort & la douleur, quand l'une s'approche de lui, & quand l'autre le frappe. C'eſt de l'homme qui agit qu'il faut apprendre à agir. Ce n'eſt point par l'eſpérance de la mort qu'il ſouffre patiemment, ni par l'ennui de la douleur qu'il meurt avec réſignation : il ſouffre l'une, il attend l'autre.

CXVIII.

Il ſe trouve des hommes heureuſement nés, & auxquels les circonſtances ont été favorables, qui, ſans une longue étude, parviennent d'eux-mêmes à un état qui n'eſt ordinairement que le fruit des leçons, & qui ſaiſiſsent la vertu dès le premier moment qu'on la leur pré-

ſente. Ces ames avides de vertu ſe fécondent, pour ainſi dire, elles-mêmes : mais celles qui sont plus foibles & moins actives, ou qui ont été long-temps environnées d'exemples contagieux, ont contracté une rouille qui ne peut s'effacer que par un long frottement. Les dogmes de la philoſophie peuvent faire parvenir plus promptement les premiers à la perfection, & faciliter la route aux plus foibles, en les dégageant de leurs opinions dépravées.

CXIX.

CRISPUS PASSIENUS, le génie le plus ſubtil que j'aie jamais connu, ſur-tout pour diſtinguer & guérir les vices, diſoit que nous mettons quelquefois la porte entre la flatterie & nous, mais que nous ne la fer-

mons jamais. Il ajoutoit que nous traitons l'adulation comme une maîtresse qui nous plaît quand elle frappe à la porte, & plus encore quand elle l'enfonce.

CXX.

Il n'y a personne qui ne permette qu'on le loue d'une vertu dont les preuves sont publiques.

CXXI.

Il en coûte moins pour augmenter en dignités, que pour commencer à s'élever. Il en est de même des richesses : elles séjournent longtemps autour du pauvre avant de le tirer de l'indigence.

CXXII.

Quelle folie de disposer de sa vie, quand on n'est pas le maître du lendemain! quelle démence d'é-

garer ſon eſpoir dans un avenir incertain! J'acheterai, je bâtirai, je placerai, je percevrai, j'obtiendrai des honneurs; & enfin je paſserai dans le repos une vieilleſse fatiguée & raſsaſiée de plaiſirs. Ne remettons rien; ſoyons tous les jours quittes envers la vie. En ſuivant ce plan, on jouit de la sécurité. Mais quand on vit dans l'eſpérance, on laiſse toujours échapper le temps qu'on a sous la main; on eſt tourmenté par le deſir de la vie, & par la crainte de la mort, le poiſon de tous les biens.

CXXIII.

L'ART d'acquérir & celui de conſerver sont deux moyens qui, pris séparément, peuvent chacun rendre un homme opulent.

CXXIV.

QUE ſert-il de traverſer les mers, de paſser de villes en villes? Pour vous ſouſtraire au mal-aiſe que vous éprouvez, ſoyez autre, & non pas autre part. Je vous ſuppoſe arrivé à Athenes, à Rhodes, ou dans quelque autre ville à votre choix: qu'importent les mœurs que vous y trouverez? vous y apporterez les vôtres.

CXXV.

LA célébrité ne demande pas eſſentiellement un grand nombre de ſuffrages, elle sait ſe contenter de celui d'un ſeul homme de bien: un ſeul homme vertueux ſuffit pour juger tous les hommes vertueux. Mais pour la gloire & la réputation, l'opinion d'un ſeul homme ne ſuffit

pas : elles exigent l'accord d'une multitude d'hommes. Dans le premier cas, le ſentiment d'un ſeul Sage a le même poids que celui de tous les Sages, parcequ'ils n'auroient pas d'autre avis ſi on le leur demandoit : mais dans le second cas les jugements sont différents, parceque les diſpoſitions de ceux qui jugent ne sont pas les mêmes.

CXXVI.

C'EST toujours à l'aide du vrai, que le menſonge attaque la vérité.

CXXVII.

SI l'on vouloit peſer, la balance en main, toutes les preuves, ce ſeroit ſe condamner à un ſilence éternel : il y a peu de vérités qui ne trouvent des adverſaires ; & lors même qu'elles gagnent leur procès,

ce n'eſt qu'après avoir long-temps plaidé.

CXXVIII.

La converſation a des attraits flatteurs qui inſenſiblement font ſortir les ſecrets au-dehors, de même que l'ivreſſe & l'amour : on ne tait pas ce qu'on a ouï dire, & l'on ne ſe borne pas à dire ce que l'on a entendu ; celui qui n'a pu taire un propos n'en taira pas l'auteur. Il n'y a perſonne qui n'ait un ami en qui il ait autant de confiance qu'on en a eu en lui : il a beau contenir ſa démangeaiſon de parler, & ſe borner à un ſeul dépoſitaire ; de proche en proche, toute la ville en aura connoiſſance ; & ce qui étoit un ſecret devient bientôt un bruit public.

CXXIX.

LE méchant craint à proportion du mal qu'il fait. Avec une mauvaiſe conſcience, on peut trouver de la ſûreté, mais jamais de sécurité : on ſe croit découvert, quoique caché ; on eſt agité pendant le ſommeil ; on ne peut entendre parler d'un crime ſans penſer au ſien ; on ne le trouve jamais aſsez effacé ni caché. Le malfaiteur a quelquefois eu le bonheur, mais jamais la certitude, de n'être point découvert.

CXXX.

NOUS épuiſons notre ſubtilité ſur des objets inutiles & frivoles. Toutes ces queſtions, Si le bien eſt un corps ; Si les paſſions, ſi les vertus sont corporelles ; Si la juſtice, la force, la prudence, sont des êtres

animés, ſont des hommes habiles, & non des hommes vertueux. La ſageſse eſt une ſcience & plus claire & plus ſimple : mais nous prodiguons la philoſophie comme tout le reſte. Les ſciences & les lettres ont auſſi leurs excès : c'eſt pour l'école ou la diſpute, & non pour la conduite, que nous étudions.

CXXXI.

NE voyez-vous pas de quels applaudiſsements retentiſsent les théâtres, lorſqu'on y débite quelques unes de ces maximes que le peuple ſent, & qu'il s'accorde à trouver vraies ? telles sont celles-ci : « Il « manque bien des choſes à l'indi- « gence ; mais tout manque à l'a- « varice : Un avare n'eſt bon pour « perſonne, & il l'eſt bien moins

« pour lui-même ». L'homme le plus ſordide applaudit à ces vers; il eſt charmé de voir injurier ſes vices. Combien plus cet effet ne doit-il pas avoir lieu, lorſque c'eſt un Philoſophe qui débite ces maximes, lorſqu'à des préceptes ſalutaires il mêle des vers qui les gravent plus profondément dans les ames des ignorants! car, comme diſoit Cléanthe, « de même que « notre ſouffle produit un ſon plus « clair lorſque la trompette, après « l'avoir reſserré dans un canal long « & étroit, le laiſse ensuite ſortir « par une large iſsue; de même la « gêne étroite du vers rend nos pen- « ſées plus éclatantes. »

On a beau s'étendre ſur le mépris des richeſses, prouver aux hom-

mes par de longs discours qu'il n'y a point de différence entre avoir & ne point desirer; que tout ce qui excede les besoins de la nature est superflu : les esprits sont encore plus frappés quand ils entendent ces vers : « Le mortel le moins indigent est « celui qui desire le moins. On a « tout ce qu'on veut, quand on ne « veut que ce qui peut suffire. »

CXXXII.

Ne cherchez pas dans la justice une autre récompense que d'être juste. Il est indifférent que beaucoup de monde connoisse votre équité : quiconque veut rendre sa vertu publique n'a pas travaillé pour la vertu, mais pour lui-même. Vous ne voulez pas être juste sans gloire ; mais vous serez souvent obligé de

l'être avec infamie : alors, ſi vous êtes vraiment ſage, la mauvaiſe réputation acquiſe par des voies honnêtes aura des charmes pour vous.

CXXXIII.

L'IGNORANCE des cauſes rend les effets plus terribles, & la rareté des phénomenes en augmente l'effroi. On ſe familiariſe avec les malheurs communs ; les événements extraordinaires inſpirent plus de terreur. Eh ! pourquoi y a-t-il pour nous quelque choſe d'extraordinaire ? c'eſt que nous voyons la nature ſans la deviner ; nous ne ſongeons qu'à ce qu'elle fait, & non à ce qu'elle peut faire. Notre peur eſt donc le châtiment de notre négligence : nous craignons comme nouveau ce qui n'eſt qu'extraordinaire.

Puiſque l'ignorance eſt la cauſe de nos alarmes, l'exemption de la peur vaut bien la peine de s'inſtruire.

CXXXIV.

Le langage des hommes, dit un proverbe grec, fut toujours conforme à leur vie. De même que les actions de chaque individu sont conformes à ſes diſcours; le ſtyle & le langage sont la peinture des mœurs publiques. Lorſque les mœurs de la ſociété ſe sont corrompues & amollies, un langage peu châtié fut un ſigne de la dépravation publique; ſur-tout quand ce défaut ne s'eſt pas trouvé dans un ou deux individus, mais s'eſt attiré l'approbation générale.

CXXXV.

Quelle différence y a-t-il entre

des enfants qui attachent un grand prix à leurs jouets, & nous, ſinon que nous devenons fous pour des tableaux & des ſtatues, & que nos folies sont plus cheres que les leurs?

CXXXVI.

Vous me demandez comment la premiere connoiſsance de ce qui eſt bon & honnête eſt parvenue juſqu'à nous : la Nature n'a pu nous la donner; elle a ſemé en nous les germes de la ſcience, mais non la ſcience même. Il me paroît que cette connoiſsance eſt le réſultat des réflexions & des comparaiſons que l'eſprit fait, par analogie, entre les choſes qu'on a ſouvent vues & obſervées. On ſavoit qu'il y a une ſanté du corps; de là on a conclu qu'il doit y avoir auſſi une ſanté de

l'ame : on connoiſſoit les forces de ſon corps; de là on a inféré qu'il y avoit auſſi une force d'eſprit : on avoit été frappé d'admiration à la vue de quelques actions de bonté, d'humanité, ou de courage; on a commencé à les regarder comme des modeles de perfection.

CXXXVII.

Nos ancêtres erroient encore autour de la vérité; tout étoit nouveau pour des hommes qui faiſoient les premieres expériences : nous avons perfectionné leurs découvertes, & nous leur devons même celles que nous avons faites depuis. Il falloit bien du courage pour oſer écarter le voile de la Nature, aller au-delà du coup d'œil ſuperficiel qu'elle nous permet, & lui arracher pour

ainſi dire ſes ſecrets. C'eſt avoir beaucoup contribué aux progrès des découvertes, que de les avoir crues poſſibles. Il faut donc écouter les anciens avec indulgence : rien n'eſt parfait en commençant.

CXXXVIII.

LA crainte, lors même qu'elle eſt modérée & n'a pour objet qu'un malheur particulier, affoiblit la raiſon; mais quand la frayeur eſt générale, les eſprits s'égarent. Il n'eſt pas aisé de conſerver le bon ſens dans les grandes calamités; la terreur peut agir aſſez fortement ſur les ames foibles pour leur faire perdre la raiſon. L'effroi eſt une eſpece de folie : mais dans les uns cette paſſion ne produit que des effets momentanées; dans les autres elle cauſe

un trouble plus violent, & qui va jusqu'à la démence.

CXXXIX.

JAMAIS on ne voit plus de prophetes, que lorſqu'une terreur mêlée de ſuperſtition a frappé les eſprits.

CXL.

TOUT ce qui tient à la morale ne conſtitue pas les bonnes mœurs : une choſe a pour objet la nourriture de l'homme, une autre ſes exercices, une autre ſon habillement, une autre ſon inſtruction ou ſon amuſement ; toutes ces choſes appartiennent à l'homme, lors même qu'elles ne contribuent pas à le rendre meilleur. Il eſt des ſpéculations qui influent diverſement ſur les mœurs ; quelques unes ſervent à

les régler & les corriger; d'autres ont pour objet de rechercher leur nature & leur origine. Croyez-vous qu'un Philoſophe perde la morale de vue, quand il examine pourquoi la Nature a fait l'homme, pourquoi elle l'a placé au-deſsus des autres animaux? Non, ſans doute: en effet, comment ſaurez-vous les mœurs que l'homme doit avoir, ſi vous ne connoiſsez pas ce qui eſt le plus avantageux pour lui; en un mot, ſi vous ne conſidérez pas ſa nature? Vous ne ſaurez ce que vous devez faire ou éviter, que lorſque vous aurez appris ce que vous devez à votre nature.

Souffrez donc que j'examine des objets qui paroiſsent s'éloigner de la morale. Nous cherchions à ſa-

voir ſi tous les animaux avoient le ſentiment, la conſcience de leur état naturel ou de leur conſtitution. Il paroît qu'ils ont ce ſentiment, ſur-tout par l'adreſse & la promptitude avec laquelle ils font uſage de leurs membres, en sorte qu'on diroit qu'ils l'ont appris : il n'y en a point qui ne ſe ſervent avec agilité des différentes parties de leur corps, & qui n'exécutent avec la plus grande facilité les mouvements qui leur sont néceſsaires. Aucun d'eux ne remue ſes membres avec peine, ou n'eſt embarraſsé dans l'uſage qu'il en fait : dès qu'ils sont nés, ils exécutent ſur-le-champ les fonctions auxquelles ils sont deſtinés; ils apportent leur ſcience en venant au monde; ils naiſsent tout élevés.

Vous me direz peut-être que les animaux meuvent convenablement les parties de leur corps, parceque, s'ils les remuoient autrement, ils éprouveroient de la douleur: ainſi, ſelon vous, ils sont forcés; c'eſt la crainte, & non la volonté, qui les fait mouvoir à propos. Point du tout : leurs mouvements seroient lents, s'ils étoient contraints; l'agilité annonce un mouvement ſpontanée ou volontaire: bien loin que la douleur les force à ſe mouvoir, elle n'eſt point capable d'arrêter les efforts qu'ils ſont pour exécuter leurs mouvements naturels. C'eſt ainſi qu'un enfant qui voudroit ſe tenir debout, & qui s'habitue à ſe ſoutenir tout ſeul, tombe auſſitôt qu'il commence à faire l'eſsai de ſes

forces; il ſe releve en pleurant à chaque fois, juſqu'à ce qu'à l'aide de la douleur il ſe ſoit exercé à faire ce que la Nature exige de lui. Les animaux dont le dos eſt couvert d'une écaille dure, lorſqu'ils sont renversés, ſe tourmentent, dreſsent & replient leurs pieds jusqu'à ce qu'ils ſe ſoient remis dans leur poſition naturelle. Une tortue renversée n'éprouve aucune douleur, cependant elle s'agite pour reprendre la ſituation qui lui convient; elle ne ceſse de faire des efforts & de ſe débattre juſqu'à ce qu'elle ſe retrouve ſur ſes pieds.

Concluons donc que tous les animaux ont la conſcience ou le ſentiment de leûr façon d'exiſter; ce qui les rend capables de faire un uſage

prompt & facile de leurs membres : nous n'avons pas de preuve plus forte qu'ils apportent cette connoiſſance en naiſsant, que parcequ'il n'y a point d'animal qui ait beſoin d'apprendre à faire uſage de ſes propres facultés.

En effet, il eſt néceſsaire qu'ils aient la conſcience ou le ſentiment de ce qui leur fait ſentir les autres choſes; il faut qu'ils ſentent la force qui les dirige, & à laquelle ils obéiſſent. Il n'y a perſonne de nous qui ne conçoive qu'il exiſte en lui quelque choſe qui lui donne des impulſions; mais il ignore ce qui produit cet effet. Il en eſt des animaux comme des enfants; les uns & les autres n'ont que des idées confuſes & obſcures de la partie qui les dirige.

Vous m'objecterez que l'on prétend que tout animal commence par se conformer à sa constitution; que celle de l'homme est d'être raisonnable, & que conséquemment l'homme s'accommode à sa constitution, non comme animal seulement, mais comme animal raisonnable, vu que l'homme s'aime lui-même, parcequ'il est homme. Cela posé, comment un enfant qui ne jouit pas encore de la raison peut-il se conformer à la constitution raisonnable? Chaque âge a sa constitution ou façon d'être; elle n'est pas dans un enfant la même que dans un adolescent ou dans un vieillard. Ainsi, quoique la façon d'être varie, chaque animal s'accommode toujours à celle dans laquelle il se

trouve. En effet, la nature ne me rend pas cher l'état de l'enfance, de la jeunesse, ou de la vieillesse; c'est moi qu'elle me fait aimer. Ainsi l'enfant s'accommode à la façon d'être qu'il a dans l'enfance, & non à celle qu'il aura dans l'adolescence; & s'il passe par la suite à un état d'accroissement plus grand encore, on ne peut pas en conclure que celui dans lequel il est né n'ait pas été conforme à sa nature. Tout animal commence par s'accommoder avec lui-même, vu qu'il doit y avoir quelque objet auquel tout puisse se rapporter. Je desire le plaisir: pour qui? c'est pour moi; c'est donc pour moi que je travaille. Je fuis la douleur: pour qui? pour moi; c'est donc encore pour moi que je prends des soins.

Cela posé, c'eſt de moi que je m'occupe avant tout. Ce même soin ſe trouve dans tous les animaux; il ne leur eſt pas communiqué, il naît avec eux. La Nature façonne ſes productions; elle ne les jette point au haſard : & comme il n'y a pas de garde plus sûre que celle qui ſe trouve la plus proche, chaque animal a été confié à lui-même. Voilà pourquoi, comme je l'ai dit plus haut, les animaux les plus foibles, de quelque façon qu'ils ſoient ſortis du ſein de leurs meres, connoiſsent auſſitôt ce qui leur eſt pernicieux, fuient ce qui leur donneroit la mort : & comme ils sont exposés à devenir la pâture des oiſeaux de proie, ils craignent juſqu'à l'ombre de ceux qui volent au deſsus d'eux.

Aucun animal ne parvient à la vie ſans la crainte de la mort. Comment, me dira-t-on, l'animal qui vient de naître peut-il avoir l'idée d'une choſe qui lui ſera ſalutaire ou funeſte ? Il s'agit ici de ſavoir s'il en a l'idée, & non pas comment il a pu l'avoir : or, il paroît que les animaux ont cette idée, vu qu'ils n'agiroient point autrement qu'ils font s'ils l'avoient. Pourquoi une poule n'évite-t-elle pas un paon ou une oie, tandis qu'elle fuit auſſitôt qu'elle apperçoit un épervier, qui eſt un oiſeau bien plus petit ? En cela ils ſemblent avoir une connoiſſance de ce qui peut leur nuire, ſans que l'expérience la leur ait fournie; ils ſe mettent en ſûreté, avant même d'avoir éprouvé du mal. Et ne croyez

pas que ce ſoit un effet du haſard : ils ne craignent que les objets qu'ils ont raiſon de craindre ; jamais ils ne perdent ce soin de vue ; toujours ils évitent ce qui leur eſt pernicieux. De plus, en vivant, ils ne deviennent pas plus timides ; ce qui prouve que ce n'eſt pas l'uſage ou l'expérience qui leur donne leurs craintes, mais que c'eſt le deſir naturel de ſe conſerver. L'expérience inſtruit lentement & diverſement : les leçons de la Nature sont uniformes & promptes.

Chaque animal s'occupe de sa conſervation ; il cherche ce qui peut y contribuer, & craint tout ce qui peut y porter atteinte. La Nature lui inſpire de la répugnance pour tout ce qui lui eſt contraire : tout ce qu'elle

ordonne ſe fait ſans réflexion, ſans deſsein. Ne voyez-vous pas avec quelle industrie les abeilles conſtruiſent leurs domiciles, avec quel accord merveilleux elles concourent à leurs travaux? N'admirez-vous pas la toile de l'araignée, que l'art des hommes tenteroit vainement d'imiter? Avec quelle adreſse elle arrange ſes fils! les uns sont droits, pour ſervir d'appui aux autres; les autres sont circulaires & serrés, afin de prendre les plus petits animaux comme dans des filets. Cet art ne s'apprend point, il s'apporte en naiſsant.

Ainſi nul animal n'est plus inſtruit qu'un autre. Vous verrez la même toile à toutes les araignées; tous les rayons de miel ont les mêmes cavités. Tout ce que l'Art en-

ſeigne eſt inégal, incertain : ce que la Nature apprend eſt toujours uniforme & conſtant. Elle ne donne aux animaux que les moyens de ſe défendre : voilà pourquoi ils sont inſtruits en même temps qu'ils commencent à vivre. Ne ſoyons point ſurpris qu'ils naiſsent avec les connoiſsances ſans leſquelles ils naîtroient en vain. C'eſt là le premier moyen que la Nature leur ait donné pour ſe maintenir dans l'exiſtence, & pour l'aimer; ils n'auroient pu ſe conſerver, s'ils n'y avoient été naturellement portés : cela ſeul n'auroit ſervi de rien, mais aussi ſans cela rien n'eût été utile.

CXLI.

UNE des cauſes de nos maux vient de ce que nous réglons notre

conduite ſur celle des autres : nous ne ſommes pas guidés par la raiſon, la coutume nous entraîne. Si peu de gens faiſoient une choſe, nous ne chercherions pas à les imiter; mais lorſque le grand nombre la fait, nous le ſuivons : comme ſi de ce qu'une choſe ſe fait ſouvent, elle en étoit plus eſtimable ! une erreur devenue générale prend la place de la droite raiſon.

CXLII.

CEUX qui contrarient la Nature reſsemblent à des rameurs qui vont contre le courant.

CXLIII.

POUR calmer la terreur qu'inſpirent les grandes révolutions de la Nature, & raſsurer l'homme contre tous les dangers de cette eſpece, le

courage eſt plus important que la ſcience ; mais l'un & l'autre sont liés. La vraie ſource du courage, ce sont les arts libéraux, c'eſt l'étude & la contemplation de la Nature.

CXLIV.

Il eſt naturel à l'homme d'admirer plutôt le nouveau que le grand.

CXLV.

Parmi les Hiſtoriens, il y en a qui cherchent la célébrité par le récit d'événements incroyables, & qui, dans la crainte que le lecteur ne s'endorme ſur des faits communs & journaliers, le réveillent par des prodiges; il y en a de crédules, il y en a de négligents : quelques uns ſe laiſsent ſurprendre par le menſonge, quelques autres s'y com-

plaiſent; les uns ne ſavent pas l'éviter, les autres vont même au-devant de lui.

CXLVI.

ON croyoit que les hommes les plus dangereux étoient les colporteurs de calomnies; mais il eſt des hommes qui colportent les vices: leur converſation eſt très nuiſible; lors même qu'elle n'agit pas ſur-le-champ, elle laiſse des ſemences dans l'eſprit.

CXLVII.

CEUX qui ont écouté une ſymphonie portent dans leurs oreilles la mélodie d'un chant agréable qu'ils ont entendu, & qui les empêche de penſer à des objets ſérieux: il en eſt de même du langage des flatteurs, et de ceux qui louent les

choſes déshonnêtes ; l'impreſſion nous en reſte bien plus de temps qu'on n'en a mis à l'écouter. Il eſt donc très important de fermer l'oreille aux mauvais diſcours, & ſurtout quand ils commencent ; car dès qu'ils sont commencés, & qu'on ſe permet de les écouter, ils deviennent plus hardis. C'eſt alors que l'on va juſqu'à nous dire que la juſtice, la vertu, la philoſophie, ne sont que des mots vuides de ſens ; qu'il n'y a de félicité que dans une vie joyeuſe ; que ne ſe gêner ſur rien, dépenſer ſon patrimoine, c'eſt ce qui s'appelle bien vivre, c'eſt ſe ſouvenir qu'on doit mourir ; que nos jours s'écoulent, & que la vie ne revient pas en arriere : Pourquo balanceroit-on à faire ce qui peut

plaire? pourquoi n'accorderoit-on pas des plaisirs qu'on ne pourra pas toujours goûter, à l'âge capable d'en jouir, & qui les demande? A quoi bon par une sotte frugalité aller au-devant de la mort, & s'interdire des biens dont elle nous privera? Quelle folie de travailler pour un héritier, de se refuser tout, afin qu'une ample succession vous fasse un ennemi de celui qui vous aimoit! plus vous lui laisserez, & plus votre mort le réjouira: Ne faites aucun cas de ces ennuyeux & séveres censeurs de la vie des autres; ils sont les ennemis de la leur: Moquez-vous de ces hommes qui s'érigent en pédagogues du public, & n'hésitez pas de préférer une vie agréable, à la considération.

De ſemblables diſcours sont auſſi dangereux que le chant de ces Sirenes qu'Ulyſse ne voulut entendre qu'après s'être fait garrotter : leurs effets sont auſſi funeſtes ; ils nous détachent de la patrie, de nos parents, de nos amis, de la vertu ; ils précipitent ceux qui les écoutent, dans la miſere & l'infamie. N'eſt-il donc pas plus avantageux de ſuivre le droit chemin, & d'arriver enfin au point de ne trouver du plaiſir que dans les choſes honnêtes ?

CXLVIII.

Si toute profuſion eſt blâmable, celle des bienfaits l'eſt encore plus. Otez le diſcernement, ce ne sont plus des bienfaits, ils prennent un autre nom. Une groſse ſomme d'argent donnée ſans jugement & ſans

bienveillance n'eſt pas plus un bienfait qu'un tréſor qu'on trouveroit. Il y a mille choſes qu'on doit recevoir ſans en avoir d'obligation.

CXLIX.

C'EST une uſure honteuſe que de tenir note de ſes bienfaits; quel que ſoit le sort des premiers, continuez d'en répandre. J'aime encore mieux qu'ils ſoient enſevelis chez des ingrats : la honte, l'occaſion, l'exemple, peuvent les rendre un jour reconnoiſsants. Ne vous laſsez point, faites votre devoir, rempliſſez les fonctions d'un homme de bien; ſecourez l'un de votre fortune, l'autre de votre cautionnement, celui-ci de votre crédit, celui-là de vos conſeils, cet autre enfin de vos préceptes ſalutaires.

CL.

En matiere de reconnoiſsance, on n'atteint pas ſi l'on ne devance.

CLI.

La plupart des hommes rendent leurs bienfaits odieux par la dureté des propos dont ils les accompagnent; leurs ſourcils froncés, leurs diſcours, leur dédain, font repentir d'avoir obtenu la choſe une fois promiſe; il faut encore eſsuyer des délais: or, rien de plus désagréable que d'être obligé de demander encore ce qu'on a déja obtenu. Les bienfaits doivent être payés avant l'échéance; & ſouvent il eſt plus difficile de recevoir que d'obtenir: on eſt forcé de prier l'un, d'avertir l'autre de faire terminer. Par-là le même bienfait s'uſe en paſsant de

mains en mains ; & c'eſt autant de pris ſur la reconnoiſſance due à celui qui a promis : tous ceux qu'on ſollicite après lui, en enlevent une portion. Si donc vous ſouhaitez la reconnoiſſance pour votre bienfait, faites qu'il parvienne entier, intact, &, comme on dit, ſans déduction ; que perſonne ne l'intercepte, ne le retienne ſur la route. Toute reconnoiſſance hypothéquée ſur un bienfait eſt autant de diminué pour votre part.

CLII.

POUR vous réſoudre à mourir de bon gré, repréſentez-vous cette foule de malheureux qui s'attachent à la vie, qui la tiennent, pour ainſi dire, embraſſée, comme on s'accroche dans un naufrage aux racines

& aux rochers; flottant entre la crainte de la mort & les tourments de la vie, ils ne veulent pas vivre, & ne ſavent pas mourir.

CLIII.

On fait cas de l'eſtime de celui dont le mépris chagrine.

CLIV.

Le comble de la cruauté eſt de prolonger le ſupplice : il y a une sorte de compaſſion à faire mourir promptement, vu que le temps qui précede le ſupplice en fait la plus grande partie, & que la derniere douleur les termine toutes.

CLV.

En général, c'eſt la maniere de dire & de faire les choſes qui les caractériſe : ainſi les mêmes ſervices different par la maniere dont on

les rend. Quelle grace, quel prix ne donne-t-on pas à ſon bienfait, quand on ne ſouffre pas que celui qu'on oblige en remercie, lorſqu'en faiſant du bien on oublie qu'on le fait !

CLVI.

La crainte de la mort n'eſt pas un effet particulier de la maladie, c'eſt celui d'une loi de la Nature.

CLVII.

La maladie a quelquefois ſervi à prolonger la vie de quelques hommes : ils ont dû leur ſalut aux ſignes de mort qui paroiſſoient en eux (1).

CLVIII.

Fabius Verrucosus comparoit les bienfaits accordés bruſque-

(1) Voyez la vie de Séneque, pag. 11.

ment par un bourru, à du pain dur qu'un affamé reçoit par néceſſité, & mange avec déplaiſir.

CLIX.

Ne parlons pas du bien que nous avons fait : rappeller un ſervice c'eſt le redemander. Je m'écrierois volontiers, comme cet homme ſauvé par un ami de Céſar de la proſcription des Triumvirs, & qui, fatigué de ſon arrogance, lui diſoit : « Rends-moi à Céſar ! juſqu'à quand « me répéteras-tu, Je t'ai ſauvé, je « t'ai arraché à la mort ? Je te dois « la vie, ſi je m'en ſouviens, & la « mort, ſi tu m'en fais ſouvenir. Je « ne te dois rien, ſi tu ne m'as ſauvé « que pour me faire parade de ton « bienfait. Ne ceſſeras-tu pas de me « traîner à ton char ? ne me laiſſe-

« ras-tu jamais oublier mon malheur ? Sans toi, je n'aurois été mené en triomphe qu'une ſeule fois. »

CLX.

Tous les Moraliſtes enſeignent qu'il y a des bienfaits qu'on doit répandre publiquement, & d'autres en ſecret : publiquement, ceux qu'il eſt glorieux d'obtenir, comme les récompenſes militaires, les honneurs, & généralement tout ce qui, étant connu, procure de l'éclat : ceux au contraire qui ne contribuent ni à l'avancement, ni à l'illuſtration, mais qui ſoulagent la foibleſse, l'indigence, l'ignominie, doivent être tenus cachés, & n'être connus que de l'homme qui en profite.

CLXI.

Le dernier période du mal en est la fin. On ne peut souffrir beaucoup & long-temps. La Nature, en mere tendre, nous a conformés de maniere qu'elle a rendu la douleur ou courte, ou supportable. Tout dépend de l'opinion : ce ne sont pas seulement les passions, telles que l'ambition, le luxe & l'avarice, qui se reglent sur elle; la douleur elle-même se conforme au préjugé. On n'est malheureux qu'autant qu'on le croit. Vous rendrez la douleur légere, en la croyant telle.

CLXII.

On paie souvent des bienfaits par des injures. On a vu même des hommes ingrats, pour n'avoir pas pu être assez reconnoissants. La dé-

mence en eſt venue au point, qu'il y a beaucoup de danger à faire beaucoup de bien à certaines perſonnes: perſuadées qu'il eſt honteux de ne pas rendre, elles veulent ne rien devoir. Eh! mon ami, gardez ce que vous avez reçu: je ne vous demande rien; je n'exige rien que l'impunité pour le bien que je vous ai fait.

CLXIII.

LA maniere ordinaire de louer la vie d'un homme auquel on porte envie, eſt de dire: Voilà un homme bien à ſon aiſe; c'eſt-à-dire, voilà un homme efféminé.

CLXIV.

C. CÉSAR, ce tyran farouche, fait pour amener les mœurs d'un État libre à la ſervitude de la Perſe, donna la vie à Pompeius Pennus; ſi

c'eſt la donner que de ne la pas ôter. Quand celui-ci vint le remercier de cette grace, il lui préſenta le pied gauche à baiſer.

O inſolence du rang ſuprême! délire ſtupide de la grandeur! jamais tu ne fis éprouver la douceur de recevoir des bienfaits : tu les changes en outrages. J'aime les bienfaits quand ils ſe préſentent sous les traits de la ſenſibilité, ou du moins sous ceux de la douceur, de la sérénité; quand le bienfaiteur ne m'accable pas de ſa ſupériorité, quand il ne s'éleve pas au-deſsus de moi, mais deſcend à mon niveau, pour ne me laiſser voir que ſa bienveillance; quand il dépouille ſon bienfait d'une oſtentation importune; quand il épie le moment favorable; quand il

paroît plutôt ſaiſir une occaſion que ſoulager un beſoin. Le ſeul moyen de perſuader aux grands de ne pas rendre leurs bienfaits inutiles par la hauteur, c'eſt de leur prouver que ces bienfaits n'en paroiſsent pas plus conſidérables pour être répandus avec appareil, & qu'eux-mêmes n'en paroiſsent pas plus grands. L'orgueil n'a qu'une fauſse grandeur, qui fait prendre en averſion les objets les plus aimables.

CLXV.

LE courage n'eſt pas un inſtinct aveugle : ce n'eſt pas l'amour du danger, ce n'eſt pas une manie qui fait chercher ce que tout le monde redoute ; c'eſt la ſcience de diſtinguer ce qui eſt mal d'avec ce qui ne l'eſt pas. Le courage s'occupe très

ſoigneuſement de ſa propre conſervation, mais il sait ſouffrir ce qui n'a que l'apparence du mal.

CLXVI.

DÉMÉTRIUS le Philoſophe diſoit qu'il ne faiſoit pas plus de cas des diſcours des ignorants, que des vents qui échappent des inteſtins. Que m'importe, diſoit-il, que le ſon vienne d'en haut ou d'en bas? quelle folie de craindre d'être diffamé par des gens qui le sont eux-mêmes!

CLXVII.

LORSQUE quelque corps interposé nous prive de la vue du ſoleil, il eſt toujours en action, il suit ſa route: quand il ne luit qu'entre des nuages, il n'a ni moins de lumiere, ni une marche moins rapide, que

lorſque le ciel eſt pur & ſerein. Il y a de la différence entre un obſtacle & un empêchement. C'eſt ainſi que les obſtacles ne font rien perdre à la vertu; elle brille moins, mais elle n'eſt pas moindre pour cela : peut-être nous paroît-elle moins éclatante, mais elle eſt toujours la même à ſes propres yeux; comme le ſoleil obſcurci, elle exerce ſa puiſſance derriere le nuage.

CLXVIII.

Il n'y a ſouvent aucune différence entre les préſents des amis & les vœux des ennemis; la complaiſance imprudente des premiers nous précipite dans tous les maux que ceux-ci nous ſouhaitent.

CLXIX.

Un Cynique demanda un talent à

Antigone, qui trouva que la ſomme étoit trop forte pour un Cynique. Celui-ci s'étant reſtreint à demander un denier, Antigone répondit que c'étoit trop peu pour un Roi. Rien de plus honteux qu'un pareil ſubterfuge : c'étoit un prétexte pour ne rien donner. Ce Prince ne vit que le Monarque dans la demande d'un denier, que le Cynique dans celle d'un talent. Comme Roi, il auroit pu donner un talent, & comme à un Cynique, un denier. Quand il y auroit des ſommes trop fortes pour un Cynique, il n'y en a pas de ſi foible qu'un Roi bienfaiſant ne puiſse honnêtement donner.

CLXX.

IL ne faut pas recevoir indiſtinctement, ni laiſser prendre à tout le

monde ſur soi, les droits ſacrés d'un bienfaiteur, qui font naître l'amitié la plus inviolable. Recevez de ceux à qui vous voudriez donner. Peut-être même faut-il plus de choix pour s'endetter que pour donner.

CLXXI.

On demande ſi Brutus devoit accepter la vie de la main de Céſar, qu'il jugeoit digne de la mort. Il me ſemble que ce grand homme s'abuſa étrangement ſur ce point, & ne conſulta pas aſsez les principes du ſtoïciſme. Devoit-il ſe flatter du retour de la liberté, avec tant d'encouragements pour l'ambition, & tant de récompenſes pour l'eſclavage? devoit-il eſpérer le rétabliſſement de l'ancienne république, après la ſubverſion des anciennes

mœurs? devoit-il attendre le maintien de l'égalité primitive & des loix fondamentales de l'État, après avoir vu tant de milliers d'hommes aux priſes, non pour la liberté, mais pour le choix d'un maître? A quel point falloit-il méconnoître, & la marche de la Nature, & l'eſprit de ſa nation, pour ne pas voir qu'après le meurtre d'un ambitieux, il s'en trouveroit un autre dans les mêmes diſpoſitions, comme il s'étoit trouvé un Tarquin après la mort violente de tant de Rois frappés par le fer ou la foudre! Brutus devoit recevoir ſa grace, ſans néanmoins regarder comme ſon pere celui qui ne devoit qu'à la violence le droit de faire du bien. Ce n'eſt pas ſauver un homme, que de ne pas le tuer: on ne lui fait

point éprouver un bienfait, on ne fait que l'exempter de la mort.

CLXXII.

Je ne refuſerois pas un ſurcroît d'années; mais je ne croirai pas qu'il manque rien au bonheur de ma vie, ſi l'on en abrege la durée. Ce n'eſt pas pour le jour qu'une eſpérance avide m'a montré dans le lointain, que je me suis préparé : j'ai regardé chacun de mes jours comme le dernier de ma vie.

CLXXIII.

Si l'ame n'a reçu de la Nature les plus excellentes diſpoſitions, ſi elle n'a été enſuite éclairée par les lumieres de la raiſon toute entiere, elle ne peut ſuffire à tous les détails d'une action; elle ne ſaura pas quand, juſqu'où, avec qui, de quelle

maniere, il faut la faire : elle ne marchera donc jamais vers la vertu avec tous ses efforts réunis ; elle ne s'y portera pas même avec plaisir & persévérance ; elle regardera en arriere, elle s'arrêtera sur la route.

CLXXIV.

Le jugement est plus libre, quand il s'exerce sur les intérêts d'autrui.

CLXXV.

C'est s'affliger plus qu'il ne faut, que de s'affliger avant qu'il en soit besoin.

CLXXVI.

La même foiblesse qui empêche certains hommes de prévoir leur infortune, les empêche de l'évaluer.

CLXXVII.

Rien de plus frivole & de plus déplacé que le trait qu'Hécaton rap-

porte d'Arcésilas, qui refusa l'argent d'un fils, de peur d'offenser son pere avare. Qu'y a-t-il donc de si beau à ne pas se rendre receleur d'un larcin; à aimer mieux ne pas accepter, que d'être obligé de rendre? La belle modération, de ne pas accepter le bien d'autrui! Si vous voulez un exemple héroïque, prenons celui de Græcinus Jélius, cet homme d'un mérite rare, que Caligula fit tuer, par la seule raison qu'il avoit plus de probité qu'il n'est avantageux aux tyrans d'en trouver dans un citoyen. Pendant qu'il recevoit de l'argent de tous ses amis pour subvenir à la dépense des jeux, il refusa une grosse somme de la part de Fabius Persicus; & sur les reproches que lui en faisoient des gens

plus touchés des préſents, que délicats ſur le choix des perſonnes, il répondit : « Puis-je accepter les bien« faits d'un homme avec lequel je « ne voudrois pas me trouver à ta« ble ? » Rébilus, homme conſulaire & auſſi décrié, lui ayant envoyé une ſomme encore plus forte, & le preſſant de l'accepter : Excuſez-moi, lui dit Græcinus, ſi je ne me rends pas à vos inſtances, j'ai déja refuſé Perſicus. Eſt-ce là recevoir des préſents ? n'eſt-ce pas plutôt faire l'office de cenſeur, & choiſir les membres du Sénat ?

CLXXVIII.

Il y a des gens qui médiſent de ceux qui leur ont fait le plus de bien. Il eſt plus sûr de les offenſer que de les obliger : ils ont recours à la haine

comme à la preuve qu'ils ne doivent rien.

CLXXIX.

L'ENVIE ne plaide la cauſe de perſonne; elle n'eſt favorable qu'à elle-même, au préjudice de tous les autres.

CLXXX.

POUR acquitter un bienfait, il faut de la vertu, des circonſtances, des moyens, de la fortune: mais le ſouvenir eſt une reconnoiſsance qui ne coûte rien. Refuſer un paiement qui n'exige ni peine, ni richeſses, ni bonheur, c'eſt être inexcuſable.

CLXXXI.

ON a accordé des privileges aux peres. Pourquoi les autres bienfaiteurs ne seroient-ils pas auſſi dans le cas d'une faveur extraordinaire?

Je réponds qu'on a rendu ſacré l'état des peres, parcequ'il importoit à la république qu'ils élevaſsent leurs enfants : il falloit les encourager à prendre cette peine, à en courir les riſques. On ne pouvoit leur dire, comme aux bienfaiteurs : « Choiſiſ« ſez des ſujets dignes de vos bien« faits : ſi vous êtes trompés, ne « vous en prenez qu'à vous-mêmes ; « n'aſſiſtez que des gens qui le mé« ritent. »

Les peres ne peuvent choiſir leurs enfants : ils ne peuvent que faire des vœux ; ce n'eſt pas une affaire de diſcernement. Il falloit donc, par l'appât de l'autorité, les déterminer à courir ce haſard. De plus, la jeuneſse a beſoin d'être gouvernée : les peres sont des eſpeces de magiſtrats

domeſtiques à la garde deſquels nous l'avons confiée. Enfin les bienfaits de tous les peres sont du même genre, & par cette raiſon pouvoient être évalués une fois : mais les autres, différents entre eux, variés par leur importance & par les circonſtances, ne pouvoient être ſoumis à une regle générale ; il y avoit plus d'équité à ne rien décider qu'à les apprécier d'une maniere uniforme.

CLXXXII.

SI vous aviez éprouvé de toutes les pertes la plus grave, celle d'un ami, il faudroit faire vos efforts pour vous réjouir de l'avoir poſsédé, plutôt que de vous affliger de l'avoir perdu. Mais la plupart des hommes ne tiennent aucun compte des plaiſirs dont ils ont joui. La douleur,

entre autres maux, a celui non ſeulement d'être ſuperflue, mais encore de manquer de reconnoiſſance. N'eſt-ce donc rien d'avoir eu un tel ami : la Nature n'a donc rien fait pour vous, en vous procurant tant d'années agréables, un lien ſi doux, une aſsociation ſi intime de goûts & d'inclinations ? Eſt-ce que vous enterrez l'amitié avec votre ami ? & pourquoi regretter de l'avoir perdu, s'il ne vous reſte rien du plaiſir qu'il vous a donné ? Croyez-moi, le sort a beau nous enlever ceux que nous aimons, la plus grande partie d'eux-mêmes demeure avec nous. On peut nous ôter la jouiſſance actuelle, mais jamais la jouiſſance paſſée. Il y a de l'ingratitude à croire, quand on a perdu, ne rien devoir

pour ce qu'on a reçu. Le sort nous ôte le fonds, mais il nous laiſse l'uſufruit, & nous le perdons par l'injuſtice de nos regrets.

CLXXXIII.

COMPAREZ à l'immenſité des temps ce que nous appellons l'âge de l'homme; & vous verrez combien eſt imperceptible ce point de durée que nous ſouhaitons, que nous prolongeons le plus qu'il nous eſt poſſible. De ce court eſpace, quelle portion nous eſt ravie par les larmes, par le déſespoir qui nous fait ſouhaiter la mort avant qu'elle vienne, par la maladie, par la crainte, par les années de la foibleſse, de l'ignorance, ou de l'inutilité! De ce même eſpace, la moitié eſt conſacrée au ſommeil: ajoutez les

travaux, le deuil, les périls; & vous comprendrez que de la vie, même la plus longue, c'eſt la plus courte partie qui eſt employée à vivre.

CLXXXIV.

Ce seroit souiller les bienfaits que d'en faire une matiere de procès. Rendez ce que vous devez, eſt une expreſſion dictée par la juſtice, & fondée ſur le droit des gens. Mais cette façon de parler eſt très honteuſe en matiere de bienfaiſance. Rendez! Que voulez-vous qu'il rende? la vie qu'il a reçue? l'honneur, la sécurité, la ſanté? ces dettes sont trop grandes pour pouvoir être acquittées. N'excitons pas les cœurs des hommes à l'avarice, au mécontentement, à la diſcorde; ils n'y sont déja que trop portés.

CLXXXV.

PLUT aux Dieux que nous puſſions perſuader aux hommes de ne recevoir le paiement même de leurs dettes pécuniaires que comme une reſtitution volontaire ! Plût aux Dieux que nulle ſtipulation n'obligeât le vendeur à l'acheteur; qu'on ne fût plus obligé de ſceller les pactes & les conventions sous l'empreinte des cachets, & qu'on les mît sous la ſauve-garde de la bonne foi & de l'équité! Mais on a préféré la néceſſité à l'honnêteté; l'on a mieux aimé contraindre la probité, que de s'en rapporter à elle. Des deux côtés on appelle des témoins : il faut des contrats, des notaires, des ſignatures multipliées : on ne ſe contente pas de la parole d'un homme, on

veut le lier par ſa propre ſignature : aveu trop humiliant de la mauvaiſe foi & de la dépravation générale ! on s'en fie plus à nos cachets qu'à nos cœurs. Pourquoi l'intervention de ces magiſtrats ? pourquoi cette empreinte de leurs ſceaux ? c'eſt de peur que tel homme ne nie avoir reçu ce qu'en effet il a reçu. Ce sont donc des perſonnages incorruptibles, des organes de la vérité ? Hélas ! on ne leur prête à eux-mêmes de l'argent qu'avec les mêmes formalités. Eh ! n'eût-il pas été plus honnête de laiſser quelques ſcélérats violer leur foi, que de ſoupçonner tous les hommes de perfidie !

La ſeule choſe qui manque à l'avarice, c'eſt de ne plus accorder les bienfaits ſans garantie. La bienfai-

ſance eſt l'attribut des ames nobles & généreuſes : pourſuivre le paiement des bienfaits, c'eſt reſſembler aux uſuriers. Pourquoi, sous prétexte de sûreté, rabaiſser les bienfaiteurs à la claſse la plus vile de l'humanité ?

CLXXXVI.

L'INGRAT ne jouit qu'une ſeule fois du bienfait : l'homme reconnoiſsant en jouit toujours.

CLXXXVII.

RIEN de plus inconséquent que les jugements du peuple : il voit un homme ferme au milieu du deuil; il lui donne les noms d'impie & de cruel : il en voit un autre ſuccombant à ſa douleur, étendu ſur le cadavre du mort; il le traite d'homme foible, d'efféminé.

CLXXXVIII.

J'AI vu des hommes respectables assister aux convois de leurs enfants : leur visage portoit l'empreinte de la tendresse paternelle, sans étaler le spectacle d'une douleur efféminée; on n'y voyoit d'autre altération que celle que produisoient des sentiments vrais & sinceres. La douleur elle-même a sa décence, que le Sage doit observer : dans les larmes comme dans tout le reste, il est un terme où il faut s'arrêter. Les ignorants seuls ont des transports dans la douleur comme dans la joie.

CLXXXIX.

IL est vrai que les ouvrages qui plaisent dans la chaleur du débit, perdent un peu de leur effet dans le sang froid de la lecture : mais c'est

toujours beaucoup de s'être emparé du premier coup d'œil, quoiqu'ensuite une revue plus exacte trouve des critiques à faire.

CXC.

C'EST la disposition & non l'état qui caractérise les bienfaits : la vertu n'est interdite à personne. Un esclave peut être juste, courageux, magnanime; dès lors il peut exercer la bienfaisance envers son maître. Pourquoi sera-ce la personne qui avilira l'action, & non l'action qui ennoblira la personne? Si toute autorité déplaît, si tout joug paroît onéreux, quelle reconnoissance ne doit-on pas à celui en qui l'attachement pour son maître a triomphé de la haine naturelle de l'homme pour la servitude! Au lieu donc de

dire : « Ce n'eſt pas un bienfait, « parcequ'un eſclave en eſt l'au- « teur ; le nom de bienfait ne ſe « donne qu'aux ſervices qu'on a « rendus lorſqu'on étoit libre de ne « les pas rendre » : diſons ; C'eſt un bienfait d'autant plus grand, que la ſervitude même n'y a pas mis d'obſtacle.

Il eſt des actions que les loix n'ordonnent & ne défendent pas aux eſclaves : elles peuvent ſervir de matiere à leur bienfaiſance. Tant qu'ils ne font qu'exécuter ce qu'on exige d'eux, c'eſt une fonction ou un devoir : s'ils l'excedent, c'eſt un bienfait ; ils prennent alors les ſentiments d'un ami. Il y a des dons qu'un maître ne peut ſe diſpenſer de faire à ſes eſclaves, comme la

nourriture & le vêtement ; ce ne sont pas là des bienfaits : mais s'il a pour eux des attentions particulieres, s'il leur donne une éducation honnête, s'il les inſtruit dans les arts qu'on enſeigne aux citoyens ; voilà des bienfaits. Il en eſt de même des eſclaves : celles de leurs actions qui excedent les bornes de leurs fonctions, qui sont volontaires & non forcées, sont des bienfaits, pourvu qu'elles ſoient aſsez importantes pour mériter ce nom ſi elles venoient d'une autre part.

CXCI.

SOUS l'empire de Tibere, rien de plus fréquent & de plus général que la fureur des délations, plus funeſtes mille fois à la ville pendant la paix, que toutes les guerres ci-

viles enſemble. On épioit les diſcours de l'ivreſſe, on profitoit des aveux naïfs de la gaieté; il n'y avoit plus de sûreté; le moindre prétexte ſuffiſoit à la barbarie: le sort même des accusés n'excitoit plus la curioſité, parcequ'il étoit toujours le même. Paulus, ancien Préteur, aſſiſtoit à un feſtin, ayant à ſon doigt le portrait de Céſar ſur une pierre gravée. Il y auroit de la petiteſſe à chercher un détour pour dire qu'il alla à la garde-robe. Maron, fameux délateur de ce temps-là, le ſuivit des yeux: mais l'eſclave de Paulus le tira du piege où l'ivreſſe l'alloit faire tomber, en lui ôtant ſon anneau; & pendant que Maron prenoit les convives à témoin que le portrait de l'Empereur avoit été porté dans

un lieu obſcene, & dreſsoit déja ſon procès verbal, l'eſclave montra l'anneau dans ſa main. Si quelqu'un peut donner à l'un le nom d'eſclave, il pourra donner celui de convive à l'autre.

CXCII.

SOUS l'empire d'Auguſte, les diſcours ne mettoient pas encore la vie en danger; mais ils ne laiſsoient pas de compromettre. Rufus, de l'ordre des Sénateurs, avoit paru ſouhaiter, dans un ſouper, qu'Auguſte ne revînt pas ſain & ſauf d'un voyage dont il faiſoit les préparatifs; ajoutant que les taureaux & les veaux faiſoient le même vœu. Ce propos fut écouté attentivement par quelques convives. Le lendemain de grand matin, l'eſclave qui avoit

été à ſes pieds, lui rend compte des diſcours que l'ivreſse lui avoit fait tenir la veille; il l'exhorte à prévenir Céſar, en ſe dénonçant lui-même. Rufus, ſur cet avis, ſe préſentant à l'Empereur comme il deſcendoit de ſon palais, lui dit qu'il avoit perdu la raiſon la veille; proteſte qu'il deſiroit que le mal qu'il lui avoit ſouhaité retombât plutôt ſur lui & ſur ſes enfants; le conjure de lui pardonner, & de lui rendre ſes bonnes graces. Céſar l'ayant aſsuré qu'il y conſentoit: Mais, répondit Rufus, on ne croira jamais que vous m'ayez pardonné, ſi vous ne m'accordez quelque bienfait; & il lui demanda une ſomme capable de contenter un courtiſan en faveur. Céſar, en la lui accordant, lui dit:

« Je prendrai garde, pour mon in« térêt, de ne jamais me fâcher con« tre vous ». Il eſt beau à Auguſte d'avoir pardonné, d'avoir joint la libéralité à la clémence. Tous ceux qui liront ce trait ne pourront s'empêcher de louer l'Empereur ; mais ce ne sera qu'après avoir loué l'eſclave. Vous ajouterai-je qu'il fut récompensé par l'affranchiſsement ? il ne fut pourtant pas gratuit ; Céſar avoit payé ſa liberté.

CXCIII.

LISEZ Cicéron : vous trouverez dans ſon ſtyle de l'unité, du nombre, de la délicateſse, ſans qu'on puiſse dire qu'il manque de vigueur. Au contraire, la diction d'Aſinius Pollion eſt cahotée, anguleuſe : ſes périodes vous quittent où vous vous

y attendez le moins. Dans Cicéron, ce sont des cadences; & dans Pollion, des chûtes, excepté un petit nombre de phrases dont la mesure est fixe & le moule régulier.

CXCIV.

CITEZ-MOI un Écrivain que vous préfériez à Fabianus. Est-ce Cicéron, dont les traités philosophiques sont presque en aussi grand nombre que ceux de Fabianus? A la bonne heure : mais on n'est pas petit pour n'avoir pas la taille d'un géant. Est-ce Asinius Pollion? J'y consens encore : mais, dans des matieres de cette importance, c'est encore exceller que d'être le troisieme. Nommez même Tite Live, dont nous avons des dialogues qui appartiennent autant à la Philosophie qu'à

l'Hiſtoire; je lui céderai encore la place. Voyez à quelle foule d'Écrivains eſt ſupérieur celui ſur lequel l'emportent les trois hommes les plus éloquents de l'antiquité!

CXCV.

JE veux que le ſtyle de l'Orateur ſoit énergique; celui du Poete tragique, ſublime; celui du Poete comique, plein de fineſse. Mais un ſtyle trop circonſpect ne ſied point à un Philoſophe. S'occupera-t-il d'un soin auſſi futile que celui des mots? C'eſt à la grandeur des choſes qu'il s'eſt voué : l'éloquence le suit comme l'ombre, ſans qu'il y penſe. Ses phraſes ne seront pas limées & polies dans tous leurs détails; elles ne formeront pas un tiſsu artiſtement travaillé; chacun de ſes mots

ne sera pas une pointe qui réveillera le lecteur : mais dans l'ensemble vous trouverez des flots de lumiere; vous aurez parcouru un long espace sans ennui. Enfin il aura l'avantage de vous prouver qu'il a senti ce qu'il a écrit. Son but n'est pas de vous plaire, mais de vous faire voir ce qui lui plaît : tous ses pas tendent aux progrès de la vertu; ce n'est pas aux applaudissements qu'il aspire.

CXCVI.

DONNER inconsidérément, c'est perdre de la maniere la plus honteuse : il est plus triste d'avoir mal placé son bienfait, que de n'en avoir pas été payé de retour. Le défaut de reconnoissance est le vice d'un autre, mais le défaut de discernement est un vice en nous-mêmes.

CXCVII.

SI l'on ne fait du bien que dans l'eſpoir du retour, il faut mourir ſans teſtament. Mais pour vous montrer à quel point la bienfaiſance eſt déſintéreſsée, nous ſecourons des étrangers jettés ſur nos côtes par la tempête, & qui vont les quitter pour jamais; nous fourniſsons à un inconnu un navire équipé pour ſe rembarquer après le naufrage : il part, connoiſsant à peine l'auteur de ſa conſervation; & deſtiné à ne jamais nous revoir, il transfere ſa dette aux Dieux; il les conjure de s'acquitter pour lui. Quant à nous, la ſimple conſcience d'un bienfait ſtérile ſuffit à notre bonheur.

A la fin même de notre vie, lorſque nous réglons nos diſpoſitions

teſtamentaires, faiſons-nous autre choſe que répandre des bienfaits inutiles pour nous? Cependant combien de temps employé, combien de diſcuſſions ſecretes pour régler les ſommes & les légataires! Que nous importent les ſujets de notre bienfaiſance, puiſque nous ne pouvons rien en attendre? Néanmoins jamais nos dons ne sont plus réfléchis, ni nos jugements plus approfondis, que lorſque, dépouillés de tout intérêt perſonnel, l'honnêteté ſe montre ſeule à nos yeux. Jamais au contraire nous ne pouvons juger de nos devoirs, tant qu'ils sont dépravés par l'eſpérance, la crainte, & la volupté, ce vice des lâches. Mais lorſque la mort fait taire toutes les paſſions, lorſqu'elle envoie

un juge incorruptible pour régler les partages, nous choiſiſſons les plus dignes pour leur tranſmettre nos biens : jamais nous ne réglons mieux nos affaires que lorſqu'elles ne nous regardent plus.

CXCVIII.

C'EST être ingrat que d'enviſager un second bienfait dans l'acquit du premier, & d'eſpérer encore en reſtituant. J'appelle ingrat celui qui aſſiſte ſon bienfaiteur malade, parcequ'il va faire ſon teſtament ; c'eſt être ingrat que de s'occuper alors d'héritages & de legs. Il a beau remplir les fonctions d'un ami vertueux & reconnoiſsant ; ſi l'eſpérance luit à ſon cœur, ſi l'amour du gain le fait agir, s'il jette l'hameçon, il reſsemble à ces oiſeaux carnaſſiers qui guet-

tent les troupeaux en proie à la contagion & près de périr. Il épie de même la mort de ſon bienfaiteur: c'eſt un vautour qui vole autour d'un cadavre.

CXCIX.

La fin des bienfaits eſt l'avantage de celui qu'on oblige, & non le nôtre; ſans quoi c'eſt nous-mêmes que nous obligerions. Combien d'actions vraiment utiles aux autres n'excitent point de reconnoiſsance, parcequ'elles ont l'intérêt pour motif! Il n'y a point de bienfaiſance où ſe trouve l'eſpoir du profit. Je donnerai tant; je recevrai tant: voilà ce qu'on appelle un marché.

CC.

Lorsqu'un ancien Poete nous

dit que la louange eſt l'aliment des arts, il n'entend pas les éloges, qui en sont le poiſon : car rien ne corrompt autant l'éloquence & les autres arts deſtinés aux plaiſirs des oreilles, que les applaudiſsements de la multitude.

CCI.

NE faites point parade de la philoſophie : c'eſt une vanité qui a coûté cher à bien des gens. Que la philoſophie vous corrige de vos vices, mais qu'elle n'attaque pas ceux d'autrui (1); qu'elle ne ſe déclare pas hautement contre les mœurs publiques; & que, par ſa

(1) Voyez ſur ce conſeil la réflexion de l'auteur de la vie de Séneque, pag. 361, 362.

conduite, elle ne paroiſse pas condamner tout ce qu'elle ne fait pas. On peut être ſage ſans éclat, ſans indiſpoſer le public.

CCII.

Les interprétations dépravées de l'opinion changent la vertu en vice. Quel autre but peut-on alors ſe propoſer, que le témoignage d'une bonne conſcience, ce conſolateur caché, qui crie plus haut que la multitude & la renommée, qui place tous les biens en elle-même, qui, à la vue d'une foule opposée de ſentiments, ne compte pas les ſuffrages, mais l'emporte, quoique ſeule, ſur tous les avis? Lorſqu'elle voit le châtiment de la perfidie décerné contre la probité, elle ne deſcend pas du faîte de ſa grandeur,

mais elle ſe tient ferme à la vue de ſon ſupplice.

CCIII.

DANS la plupart des circonſtances de la vie, on ſe décide pour le parti le plus probable. C'eſt la marche de tous les devoirs : c'eſt d'après ce calcul, qu'on ſeme, qu'on s'embarque, qu'on prend le parti des armes, qu'on ſe marie, qu'on éleve des enfants; tandis que dans tous ces cas l'événement eſt incertain : on prend le parti qui donne le plus d'eſpérances. Qui eſt-ce qui peut promettre au laboureur une bonne récolte, un heureux voyage au navigateur, la victoire au guerrier, au mari une femme fidele, au pere des enfants vertueux ? On ſe laiſse alors guider par la raiſon plu-

tôt que par l'évidence. Ne vous déterminez qu'à coup sûr, ne faites de démarches que d'après la certitude; & vous n'agirez plus, votre vie demeurera ſuſpendue.

CCIV.

On n'accorde rien aux paſſions d'autrui, tandis qu'on ne refuſe rien aux ſiennes.

CCV.

Philippe, Roi de Macédoine, avoit un ſoldat courageux, dont il avoit éprouvé les ſervices dans pluſieurs expéditions : de temps en temps ce Prince lui donnoit quelque portion dans le butin pour le récompenſer de ſa valeur, encourageant ainſi cette ame vénale par de fréquentes gratifications. Ce ſoldat fut un jour jetté par la tempête ſur les

terres d'un Macédonien : à cette nouvelle celui-ci accourut, le fit revenir à lui-même, le tranſporta dans ſa maiſon de campagne, lui céda ſon lit, le rappella, pour ainſi dire, des portes du tombeau, le ſoigna pendant trente jours à ſes propres dépens, &, après l'avoir rétabli, le renvoya muni de proviſions pour ſon voyage. Le ſoldat l'aſſura plus d'une fois qu'il n'auroit pas à ſe plaindre de ſa reconnoiſsance, pourvu ſeulement qu'il pût rejoindre ſon Général. Il fit à Philippe le récit de ſon naufrage, mais il n'eut garde de parler des ſecours qu'il avoit reçus; & la premiere choſe qu'il lui demanda, ce fut le bien de celui même qui l'avoit ſi généreuſement aſſiſté. Il arrive ſouvent aux

Rois, ſur-tout en temps de guerre, de donner, les yeux fermés. Un ſeul homme juſte n'eſt pas aſsez fort contre tant de paſſions armées : il eſt difficile d'être à la fois homme de bien & bon Général : comment raſsaſier tant de milliers d'hommes inſatiables ? que leur donnera-t-on, ſi l'on reſpecte la propriété des citoyens ? Voilà ſans doute ce que ſe dit Philippe en mettant le ſoldat en poſſeſſion du bien qu'il demandoit. Le bienfaiteur, chaſsé de ſon héritage, ne ſouffrit pas en ſilence cette injuſtice, & ne fut pas aſsez ſtupide pour ſe croire trop heureux de n'avoir pas été lui-même compris dans la donation. Il écrivit à Philippe une lettre courte & pleine de liberté, dont la lecture mit ce Prince dans

une telle colere, qu'il ordonna ſur-le-champ à Pauſanias de rétablir le premier poſseſseur dans ſes biens ; & de plus, de faire imprimer ſur le front de ce ſoldat pervers, de cet hôte ingrat, avide juſques dans le naufrage, des marques qui annonçaſsent ſon infamie. Il méritoit ſans doute qu'elles fuſsent gravées plutôt qu'imprimées, ce monſtre qui avoit dépouillé ſon bienfaiteur, & l'avoit relégué tout nud & ſemblable à un malheureux qui a fait naufrage, ſur ce même rivage d'où ſa compaſſion l'avoit tiré. Mais il n'eſt pas de notre ſujet d'examiner le châtiment qu'il méritoit ; il eſt au moins certain qu'il falloit lui ôter ce qu'il avoit envahi par le plus grand des crimes. Quelle compaſ-

ſion pouvoit attendre un homme dont la perfidie tendoit à priver les malheureux de toute compaſſion ?

CCVI.

Persuadé que la vie de ma chere Pauline tient à la mienne, je commence, par égard pour elle, à veiller à ma conſervation. Malgré le courage que la vieilleſse m'inſpire ſur d'autres points, je perds dans celui-ci l'avantage de l'âge ; je ſonge que dans ce vieillard exiſte une jeune perſonne qu'il faut ménager. Ainſi ne pouvant obtenir d'elle de m'aimer d'une façon plus courageuſe, elle obtient de moi que je m'aime avec plus de foibleſse.

CCVII.

Celui qui ſe rend aux écoles des philoſophes doit chaque jour en

remporter quelque chose d'utile; il doit retourner ou plus sain, ou plus en état de le devenir; & c'est ce qui ne manquera pas d'arriver. Telle est en effet la force de la philosophie, que non seulement son étude, mais son seul commerce est profitable. Il n'est pas possible qu'on ne tire quelque avantage de la société d'un philosophe, sans même qu'on y fasse attention. Pesez bien mes expressions : je dis de l'inattention, & non de la répugnance.

CCVIII.

LORSQUE vous verrez un style trop étudié, trop recherché, sachez que l'esprit de l'écrivain s'est occupé de minuties. Un esprit élevé s'exprime avec aisance; il parle avec plus d'assurance que de soin. Vous

connoiſsez beaucoup de jeunes gens dont les cheveux & la barbe sont artiſtement arrangés, qui ſemblent ſortir d'une boîte; n'attendez d'eux rien de grand & de ſolide. Le langage eſt le viſage de l'ame : eſt-il fardé, trop ajuſté, trop travaillé? il annonce que l'ame n'eſt point pure, qu'elle eſt souillée de quelque vice. L'élégance affectée n'eſt point un ornement qui convienne à un homme. Songez à ce que vous avez à écrire, & non à la maniere; & même occupez-vous plus de ſentir que d'écrire, afin de vous appliquer à vous-même ce que vous aurez ſenti, & de le graver dans votre cœur.

CCIX.

LES vices & les vertus ſe tou-

chent : c'eſt ainſi qu'un prodigue a les apparences de la libéralité, quoiqu'il y ait une grande différence entre ſavoir donner, ou ne ſavoir pas conſerver ce qu'on a. Beaucoup de gens ne donnent pas leur bien, mais ſemblent le jetter; je n'appelle point libéral un homme qui agit comme s'il étoit en colere contre ſon argent. La négligence reſsemble à la facilité; la témérité, au courage. Ces reſsemblances nous obligent à prendre garde; à diſtinguer des choſes très voiſines en apparence, mais en effet très éloignées.

CCX.

Nous ſommes preſque toujours ſurpaſsés en bienfaits par nos parents. Nous ne les avons que dans un temps où ils nous paroiſsent in-

commodes, où nous ne ſentons pas le prix de leurs bienfaits : lorſque l'âge nous procure un peu d'expérience, lorſque nous commençons à reconnoître que leurs avis, leur ſévérité, leur attention à veiller ſur notre jeuneſse imprudente, tous ces soins, en un mot, qui nous les rendoient incommodes, sont autant de titres pour être aimés ; c'eſt alors que la mort nous les enleve.

CCXI.

Le Roi Archelaüs pria Socrate de venir à ſa Cour : Socrate répondit qu'il ne vouloit pas aller chez un homme dont il recevroit des bienfaits ſans pouvoir les lui rendre. Cependant, en premier lieu, Socrate étoit le maître de n'en pas recevoir ; en second lieu, il eût été

le premier bienfaiteur : il venoit à ſa priere ; c'étoit un bienfait qu'Archelaüs ne pouvoit rendre. Enfin ce Prince lui eût donné de l'or & de l'argent ; mais il auroit reçu en échange le mépris de l'or & de l'argent. Quoi ! Socrate n'auroit pu s'acquitter envers Archelaüs ? Quel bienfait eût donc été comparable au ſpectacle d'un homme qui ſavoit vivre & mourir, qui connoiſsoit les limites de ces deux ſciences ? Quel bienfait, s'il eût initié ce Prince aux myſteres de la Nature, ce Prince aveugle même en plein jour, & ſi peu versé dans la phyſique, que pendant une éclipſe il fit fermer ſon palais & raſer ſon fils, comme on le pratiquoit dans les temps de deuil & de calamité ! Quel bienfait, s'il

l'eût tiré tremblant du lieu où il s'étoit caché, & lui eût relevé le courage, en lui disant : « Ce n'est « point ici une extinction du soleil, « ce n'est que la rencontre de deux « astres, qui a lieu quand la lune, « qui décrit une route moins élevée « que le soleil, passe au-dessous « de cet astre, vient à couvrir son « disque, & le dérobe à nos yeux. « Tantôt elle n'en cache qu'une lé- « gere portion, quand elle ne fait « que l'effleurer à son passage : tan- « tôt elle en couvre une partie plus « considérable, quand l'interposi- « tion est plus forte : tantôt elle en « interdit totalement la vue, quand « le disque lunaire passe directe- « ment entre la terre & le soleil. « Dans un moment ces deux astres

« vont, par leur vîteſse, être em-
« portés en sens contraire; dans un
« moment la terre va recouvrer la
« lumiere; & cet ordre ſubſiſtera
« pendant tous les ſiecles, à l'ex-
« ception de quelques jours fixes &
« prévus, où l'interpoſition de la
« lune empêchera les rayons ſolai-
« res de parvenir juſqu'à nous. En-
« core un moment, & l'émerſion
« va ſe faire, l'aſtre du jour va quit-
« ter ſon nuage, &, délivré de tout
« obſtacle, il lancera librement ſes
« rayons. »

Quoi! Socrate ne ſe seroit pas acquitté envers Archelaüs, s'il lui eût appris à régner? C'eût été un bienfait modique de mettre Archelaüs à portée de devenir le bienfaiteur de Socrate? Que ſignifioit donc la

réponſe du Philoſophe ? Il aimoit la raillerie, & parloit preſque toujours d'un ſtyle figuré. Accoutumé à jetter du ridicule ſur tous les hommes, & ſur les Grands en particulier, il aima mieux refuſer en plaiſantant, que d'une maniere arrogante : il dit donc qu'il ne vouloit pas recevoir de bienfaits d'un homme à qui il ne pouvoit en faire éprouver. Peut-être craignit-il d'être forcé de recevoir contre ſon gré : peut-être craignit-il d'accepter des préſents peu dignes de Socrate. On dira qu'il étoit le maître de refuſer : mais alors il eût irrité contre lui un Monarque arrogant, qui vouloit qu'on attachât le plus grand prix à tous ſes bienfaits. Voulez-vous ſavoir ce que Socrate refuſa réelle-

ment ? il refuſa d'aller chercher une ſervitude volontaire, lui dont la liberté parut inſupportable même à une république.

CCXII.

L'ACTION ne fait qu'exercer & manifeſter la méchanceté ; elle ne la fait pas naître. Ainſi un voleur l'eſt, avant même de commettre un vol.

CCXIII.

VOULEZ-VOUS ſavoir pourquoi la vertu n'a beſoin de rien ? c'eſt qu'elle jouit de ce qu'elle a, ſans deſirer ce qui lui manque : tout eſt grand pour elle, parceque tout lui ſuffit. Écartez-vous de cette maniere de juger, & c'en eſt fait des ſentiments de la nature & de la probité dans le commerce des hom-

mes; on ne peut remplir ces devoirs ſans ſouffrir beaucoup de ce qu'on appelle des maux, & ſans faire le ſacrifice d'une grande partie de ces biens prétendus dans leſquels nous nous complaiſons : c'en eſt fait du courage, qui ne vit que d'épreuves & de périls : c'en eſt fait de la grandeur d'ame, qui ne peut s'élever à ſon comble qu'en mépriſant comme chétifs les objets que le vulgaire ſouhaite comme très importants : c'en eſt fait de la reconnoiſsance, & de ſes démonſtrations. On calcule ſes peines, du moment où l'on connoît quelque choſe de préférable à la vertu, où l'on ceſse d'aſpirer à la perfection.

CCXIV.

LA ſageſse ne peut pas plus dé-

truire les défauts naturels de l'ame, que ceux du corps. Ces affections profondes & innées, l'art les corrige, mais ne les déracine pas. La ſageſse, comme je l'ai dit, n'y peut rien : elle auroit la nature à ſes ordres, ſi elle extirpoit tous les vices. Ceux qui dépendent du tempérament, & du mélange des humeurs, ſubſiſteront malgré les plus longs efforts de l'ame ſur elle-même : on ne peut ni ſe les donner, ni ſe les ôter.

CCXV.

La gaieté n'a que des accès paſſagers, qui dérident le front, ſans pénétrer le cœur. L'homme heureux n'eſt pas l'homme qui rit, mais celui dont l'ame, pleine d'alégreſse & de confiance, eſt ſupérieure aux

événements. Croyez-moi, c'eſt une choſe ſérieuſe que la véritable joie.

CCXVI.

Il y a des yeux tellement accoutumés aux ténebres, qu'ils voient trouble au grand jour.

CCXVII.

On peut voir ſes amis, quoique abſents, et les voir auſſi ſouvent, auſſi long-temps qu'on le veut. Ce plaiſir, le plus grand de tous, on le goûte encore mieux quand on eſt éloigné. La préſence nous raſſaſie : après avoir quelquefois converſé enſemble, aſſis ou en ſe promenant, une fois ſéparés, l'on ſe croit diſpenſé de ſonger à l'ami qu'on vient de quitter. Ce qui doit nous faire ſupporter l'abſence avec moins de regret; c'eſt que, pour être abſents,

deux amis n'ont pas beſoin d'être éloignés. Comptez d'abord les nuits pendant leſquelles ils sont séparés, enſuite les occupations qui les appellent chacun de ſon côté, puis les études ſolitaires, les voyages à la campagne; & vous verrez que l'éloignement nous prive de peu de choſe.

C'eſt dans le cœur qu'il faut poſséder ſon ami: là, jamais d'abſence; l'ami qu'on deſire, on peut le voir tous les jours.

CCXVIII.

Le premier soin d'un Prince qui punit doit être de prouver que ſa sévérité eſt déſintéreſsée.

CCXIX.

Le ſouvenir d'un ami me plaît toujours, même après ſa mort. Quand

je le poſsédois, je m'attendois à le perdre : après l'avoir perdu, je crois encore le poſséder.

CCXX.

En fait de lectures, la continuité ſeule eſt profitable ; la variété n'eſt qu'amuſante.

CCXXI.

La colere des enfants & des femmes a plus de vivacité que de force. Les vieillards sont plutôt chagrins & grondeurs que coleres, de même que les malades, les convaleſcents, & ceux dont la chaleur a été épuisée par la fatigue ou par la perte de leur ſang.

CCXXII.

Si quelqu'un des détracteurs de la philoſophie vient me dire, ſuivant la coutume : Pourquoi votre

conduite ne répond-elle pas à vos difcours? pourquoi ce ton foumis avec vos fupérieurs? pourquoi regardez-vous l'argent comme une chofe nécefsaire, & fa perte comme un malheur? pourquoi ces larmes, quand on vous annonce la mort de votre femme ou de votre ami? d'où vient cet intérêt que vous prenez à votre réputation; ces impreffions que vous font les traits de la fatire? pourquoi vos terres sont-elles plus cultivées que ne l'exigent vos befoins naturels? pourquoi vos repas ne sont-ils pas conformes à vos préceptes? pourquoi ces meubles éclatants, ces vins plus vieux que vous-même, ces projets innombrables, ces arbres qui ne produisent que de l'ombre? pourquoi votre femme

porte-t-elle à ſes oreilles la fortune d'une maiſon opulente?

Ajoutez, ſi vous voulez, pourquoi ces poſseſſions au-delà des mers; ces biens que vous ne connoiſsez pas vous-même? il est également honteux, & de ne pas connoître vos eſclaves, ſi vous en avez peu, & d'en avoir tant que votre mémoire n'y puiſse ſuffire.

Je vous aiderai moi-même dans vos reproches, & je vous en ſuggérerai auxquels vous ne penſez pas; mais je me borne à vous répondre pour le préſent: Je ne suis pas encore un Sage; & même, pour laiſser toujours quelque aliment à votre ſatire, je ne le serai jamais. Je ne me propoſe pas d'égaler les plus vertueux, mais de ſurpaſser les mé-

chants. Il me ſuffit de retrancher chaque jour quelque choſe de mes défauts, & de faire la guerre à mes erreurs. Je n'ai point recouvré la ſanté, je ne la recouvrerai même jamais ; je cherche plutôt des palliatifs que des remedes pour ma goutte, content ſi les accès en sont moins fréquents & moins douloureux. Je ſens bien qu'auprès de vous je ne suis qu'un foible coureur.

CCXXIII.

LA colere n'eſt pas un aiguillon pour la bravoure militaire; elle n'eſt utile ni à la guerre ni dans les combats : la vertu seroit bien malheureuſe ſi la raiſon avoit jamais beſoin du ſecours des vices. Le courage le plus sûr eſt celui qui regarde longtemps autour de soi, qui ſe met à

couvert, qui ne s'avance que lentement & de dessein prémédité.

CCXXIV.

LORSQUE Xerxès, ce Roi si orgueilleux, déployoit son armée sur un terrein immense, & mesuroit (1) le nombre de ses soldats qu'il ne pouvoit compter, il versa des larmes, en pensant que de cette multitude d'hommes à la fleur de l'âge, il n'en resteroit pas un seul dans cent ans. Mais ce prince, qui pleuroit ainsi, conduisoit lui-même à la mort, & alloit faire périr en très peu de temps sur terre, sur mer, dans les combats, ou par la fuite, ces mêmes hommes pour lesquels

(1) Consultez ici Hérodote, liv. 7, §. 60, édit. Wesseling.

il craignoit la centieme année.

CCXXV.

Il y a bien plus de vigueur & de fermeté à n'être pas vaincu qu'à n'être point attaqué. Je ne sais même ſi la ſageſse ne montre pas plus de force par ſa tranquillité au milieu des aſsauts qu'on lui livre; elle reſſemble alors à un Général à la tête d'une armée, qui ſe trouve en sûreté juſques dans le pays ennemi.

CCXXVI.

Il eſt honteux de mourir en calculant ſon argent, & d'apprêter à rire à un héritier qu'on a fait longtemps attendre.

CCXXVII.

Caton vivoit dans un ſiecle exempt de préjugés, & où les eſprits étoient très éclairés. Combattant

ſeul contre l'ambition, ce monſtre qui sait prendre tant de formes; contre le deſir effréné du pouvoir que ne pouvoit aſsouvir l'univers divisé en trois parts; contre les vices d'une ville dégénérée, & qui s'affaiſsoit sous ſa propre maſse : il ſoutint la République dans ſa chûte, autant qu'elle pouvoit être ſoutenue par une ſeule main, juſqu'à ce qu'emporté ou entraîné lui-même il s'enſevelit sous les ruines. L'on vit périr enſemble ce qui n'avoit pu ſe séparer ſans crime; Caton ne put ſurvivre à la liberté, ni la liberté ſurvivre à Caton.

CCXXVIII.

JE n'ai jamais voulu plaire au peuple, diſoit Épicure; car ce que je sais n'eſt pas de ſon goût; & ce

qui eſt de ſon goût, je ne le sais pas.

CCXXIX.

On eſt maître de ne pas accepter ce qu'on rougit de devoir.

CCXXX.

Il faut corriger par la douleur phyſique & morale les ames que le vice a dépravées : mais il faut que les châtiments ſoient adminiſtrés par la raiſon, & non par la paſſion. Alors ils ne sont point des maux, ils n'en ont que l'apparence ; ce sont de vrais remedes.

CCXXXI.

La ſeule différence entre le Médecin & le Magiſtrat, c'eſt que le premier procure une mort douce à ceux dont il ne peut prolonger les jours ; le second au contraire fait

ſortir de la vie le coupable avec honte & ignominie : ce n'eſt pas que le châtiment d'autrui ait pour lui des charmes (loin du sage une pareille férocité !) ; mais c'eſt afin qu'il devienne un exemple pour le public, & que ceux qui n'ont pas voulu ſe rendre utiles à la ſociété par leur vie, lui ſoient au moins utiles par leur mort.

CCXXXII.

VOUS parlez d'une façon, & vous vivez d'une autre ! Ames perverſes, ennemies de tout bien, apprenez que ces reproches ont été faits aux Platon, aux Épicure, aux Zénon ! Ces grands hommes enſeignoient comment il falloit vivre, & non comment ils vivoient. Ce n'eſt pas de moi que je parle, c'eſt de la ver-

tu : & lorſque je fais le procès aux vices, je commence par les miens; quand je le pourrai, je vivrai comme je le dois. Votre malignité, avec tout ſon fiel, ne me détournera pas de la vertu, ne m'empêchera pas de continuer à louer la conduite qu'il faut tenir, plutôt que celle que je tiens; d'adorer la vertu, & de me traîner de loin ſur ſes traces. Attendrai-je qu'il y ait quelque choſe d'inviolable pour une malignité qui n'a pas même reſpecté Rutilius & Caton? Peut-on ne pas paroître trop riche à des gens qui n'ont pas trouvé que Demetrius le Cynique fût aſſez pauvre? Cet homme intrépide, luttant ſans ceſſe contre tous les beſoins de la nature, plus pauvre que tous les autres Cyniques,

parcequ'en s'interdiſant la poſſeſſion, il s'interdiſoit encore la demande; hé bien! voilà l'homme qu'on ne trouve pas aſsez indigent. Cependant s'il y avoit quelque reproche à lui faire, ce seroit d'avoir plutôt fait profeſsion de pauvreté que de vertu.

Le nom ſeul d'un homme recommandable par un mérite éclatant vous fait japper comme de petits chiens à la rencontre d'un inconnu; il eſt intéreſsant pour vous que perſonne ne paroiſse homme de bien, comme ſi la vertu d'autrui étoit le reproche de vos crimes; le parallele de leur vertu avec votre baſſeſse eſt un ſupplice pour vous. Vous entendez mal vos intérêts: ſi les partiſans de la vertu sont avares,

débauchés, ambitieux, qu'êtes-vous donc, vous à qui le nom même de la vertu eſt odieux ? Vous les accuſez de ne pas conformer leur conduite à leurs leçons : qu'y a-t-il de ſurprenant, puiſque ces leçons fortes & ſublimes sont capables de mettre au-deſsus des tempêtes de la vie; puiſqu'ils travaillent à ſe détacher de leurs croix, tandis que chacun de vous enfonce tous les jours de nouveaux clous dans les ſiennes? Les malheureux, forcés d'aller au ſupplice, ne sont attachés qu'à un ſeul gibet; mais ces inſensés qui ſe puniſſent eux-mêmes ont autant de croix que de paſſions; & cependant leur malignité médiſante trouve encore à s'égayer ſur le compte des autres.

Les Philoſophes ne ſont pas ce

qu'ils difent; cependant ils nous sont très utiles en nous parlant, en produifant des penfées honnêtes. S'ils agiffoient comme ils parlent, quelle félicité seroit préférable à la leur? mais, en attendant, des difcours vertueux, des fentiments louables, ne sont pas des objets à dédaigner : les études utiles méritent notre eftime, indépendamment même de la pratique. Eft-il étonnant que, par des routes fi difficiles, ils ne s'élevent pas jufqu'au fommet? Ces grands hommes, dans leur chûte même, sont admirables par la hardieffe de leur entreprife. Il y a de la nobleffe à confidérer moins fes propres forces que celles de la nature, à tenter les efforts les plus pénibles, à concevoir des pro-

jets au-dessus de la portée des ames les plus hautes. Qu'est-ce que se propose un tel homme? « Je veux, « dit-il, voir arriver la mort avec « autant de fermeté que j'en en- « tends parler : je me résignerai aux « travaux, quels qu'ils soient : mon « ame soutiendra mon corps chan- « celant : je mépriserai les richesses « présentes comme absentes, sans « être ni plus triste pour les savoir « ailleurs, ni plus fier pour les voir « autour de moi. Que la fortune « vienne à moi, qu'elle me quitte ; « je ne m'en appercevrai pas : je « verrai toutes les terres des autres « comme si elles m'appartenoient, « & toutes les miennes comme si « elles appartenoient à d'autres. Je « vivrai, persuadé que je suis né

« pour les autres, & j'en rendrai
« graces à la nature. Que pouvoit-
« elle faire de mieux pour moi ?
« elle m'a fait naître pour tout le
« monde, & tout le monde pour
« moi. Les biens que je pourrai
« posséder, je ne les garderai point
« en avare, je ne les dissiperai point
« en prodigue : je ne croirai vrai-
« ment jouir que de ce que j'aurai
« donné avec discernement. Je ne
« compterai pas mes bienfaits, je
« ne les peserai pas, je les apprécie-
« rai d'après le mérite de celui qui
« les recevra : s'il en est digne, je
« ne croirai pas avoir fait beaucoup.
« Je ne prendrai jamais l'opinion,
« mais ma conscience, pour regle
« de mes actions ; mon propre té-
« moignage vaudra pour moi celui

« de tout un peuple. Mon but en
« buvant & mangeant sera de ſa-
« tisfaire les beſoins de la nature,
« & non pas de remplir & de vui-
« der mon eſtomac. Je me rendrai
« agréable à mes amis, doux & trai-
« table avec mes ennemis; ils me
« fléchiront avant de me demander
« pardon; j'irai au-devant des de-
« mandes honnêtes. Je ſaurai que
« le monde eſt ma patrie; que les
« Dieux la gouvernent; qu'ils sont
« au-deſſus de moi, & qu'ils m'en-
« vironnent; qu'ils ont les yeux ou-
« verts ſur toutes mes paroles &
« mes actions. Quand la nature re-
« demandera mon ame, je ſorti-
« rai de la vie en aſſurant que j'ai
« toujours chéri la vertu & les oc-
« cupations honnêtes; que je n'ai

« fait aucun tort à la liberté de per-
« ſonne, encore moins à la mien-
« ne. »

Se propoſer un tel but, vouloir y parvenir, le tenter, c'eſt s'acheminer vers les Dieux : ſi l'on ne s'éleve juſqu'à eux, au moins on tombe de haut. O vous qui haïſsez la vertu & ſes adorateurs, vous ne faites rien de nouveau. Les yeux malades craignent le ſoleil, & l'éclat du jour eſt odieux aux animaux nocturnes ; ils s'enfuient dès qu'il paroît, regagnent leur cachette, & ſe blottiſsent dans quelque fente ténébreuſe. Gémiſsez donc, exercez votre malheureuſe langue à outrager les gens de bien ; pourſuivez, mordez, vous vous caſserez plutôt la dent que de l'enfoncer. Pourquoi

cet homme, qui ſe donne pour Philoſophe, vit-il dans l'opulence? Il dit que les richeſses sont mépriſables; pourquoi en poſsede-t-il? Il regarde la vie comme indifférente, & cependant il vit: la ſanté n'eſt pas un bien à ſes yeux, & pourtant il eſt très attentif à la conſerver de ſon mieux. A l'entendre, l'exil n'eſt qu'un vain nom: le grand malheur, dit-il, de changer de pays! Eh bien! laiſsez-le faire, il vieillira dans ſa patrie. Il ne trouve pas de différence entre la vie la plus longue & la plus courte, cependant il cherche à prolonger la ſienne, & parvient tranquillement à une vieilleſse pleine de vigueur.

Quand il dit qu'on doit mépriſer tous ces objets, ce n'eſt pas pour

s'en priver, mais pour en jouir ſans inquiétude ; il ne les rejette point, mais il les suit lorſqu'ils s'en vont. Où la fortune peut-elle placer plus sûrement les richeſses que chez un dépoſitaire qui les lui reſtituera ſans ſe plaindre ?

Le Sage ne ſe regarde pas comme indigne des biens de la fortune : il n'aime pas les richeſses, mais il les préfere ; il ne leur ouvre pas ſon cœur, mais ſa maiſon ; il ne les rejette pas, mais il en modere l'uſage ; il n'eſt pas fâché qu'il ſe préſente une occaſion de plus d'exercer ſa vertu.

Peut-on douter que le Sage ne trouve plus d'occaſions de déployer ſon ame dans l'opulence que dans la pauvreté ? Dans celle-ci il ne montre qu'une eſpece de vertu, qui

conſiſte à ne point ſe laiſser abattre ni terraſser : dans les richeſses, au contraire, la tempérance, la libéralité, l'économie, la diſtribution des bienfaits, la magnificence, trouvent un champ libre pour s'exercer. Le Sage ne ſe mépriſera pas pour être d'une petite taille; mais il préférera une haute ſtature : il n'en sera pas moins ſage pour être maigre & privé d'un œil; mais il aimera mieux avoir un corps robuſte : il n'oubliera point pour cela qu'il poſsede en lui-même un bien plus eſtimable. Il ſupportera la mauvaiſe ſanté, mais il ſouhaitera la bonne. Il y a des avantages qui, tout modiques qu'ils sont eux-mêmes, & ſans influer ſur le bien principal, ajoutent cependant quelque choſe au conten-

tement perpétuel qui naît de la vertu. Les richesses causent au Sage la même satisfaction qu'au navigateur un vent heureux & favorable, qu'à tous les hommes un beau jour, & un lieu propre à garantir des frimas de l'hiver. Est-il un Sage, je parle des nôtres pour lesquels l'unique bien est la vertu, qui nie que les avantages mêmes que nous appellons indifférents, n'aient quelque prix, & ne soient préférables les uns aux autres ? Il y en a quelques uns auxquels on accorde un peu de considération, & à d'autres davantage. Ne vous y trompez donc pas, les richesses sont au nombre des choses qu'on préfere.

Pourquoi donc, direz-vous, se moquer de moi, puisqu'elles tien-

nent dans votre eſprit le même rang que dans le mien ? Voulez-vous ſentir la différence qui ſe trouve entre nous ? Si les richeſses m'échappent, elles ne m'ôteront rien, que leur poſseſſion ; au lieu que ſi elles vous quittent, vous demeurerez accablé & comme arraché à vous-même. Les richeſses occupent une place chez moi, chez vous elles occupent la premiere. En un mot, elles m'appartiennent, & vous leur appartenez.

Ceſsez donc d'interdire les richeſses aux Philoſophes ; on n'a jamais condamné la ſageſse à la pauvreté. Le Sage aura d'amples richeſses, mais elles n'auront été dérobées à perſonne ; elles ne seront pas souillées du ſang des autres ;

elles ne seront point le fruit de l'injuſtice ni d'un gain ſordide; elles pourront ſortir de chez lui d'une façon auſſi louable qu'elles y seront entrées; il n'y aura que la malignité qui en pourra gémir. Accumulez-les tant que vous voudrez; ſi elles sont honnêtes, on pourra les convoiter, mais on ne pourra pas les réclamer. Le Sage ne repouſsera point les faveurs de la fortune: un patrimoine acquis par des voies légitimes ne le rendra pas plus vain, & ne le fera pas rougir. Il éprouvera même une noble fierté, ſi, en ouvrant ſa maiſon pour y faire entrer ſes concitoyens, il peut leur dire avec aſsurance: Que chacun emporte d'ici ce qu'il reconnoît lui appartenir. Il sera grand au milieu de

ſes richeſses, ſi l'effet répond à cette invitation, ſi après l'examen il n'en devient pas plus pauvre. Oui, je le répete, s'il ſoutient ſans crainte les recherches du peuple, ſi l'on ne trouve chez lui rien ſur quoi jetter la main, il aura la hardieſse d'être riche même aux yeux de l'univers.

CCXXXIII.

LE devoir de l'homme eſt d'être utile aux hommes, à un grand nombre s'il le peut, ſinon à un petit nombre, ſinon à ſes proches, ſinon à lui-même : en ſe rendant utile à soi-même il travaille pour les autres. Comme l'homme vicieux ne nuit pas ſeulement à lui-même, mais encore à ceux auxquels il eût pu être utile s'il eût été vertueux : de même en travaillant pour soi on

travaille auſſi pour les autres, puiſqu'on leur forme un homme qui pourra leur être utile.

CCXXXIV.

La condition des Rois n'eſt pas la même que celle des hommes cachés dans la foule, & qui n'en sortent pas. Les vertus des particuliers, pour ſe produire, ont long-temps à lutter, & leurs vices sont entourés de ténebres : mais la renommée, qui ſe rend à peine l'eſclave des Princes, même de leur vivant, recueille toutes leurs actions & toutes leurs paroles. Auſſi perſonne ne doit prendre plus de soin de ſa réputation que ceux qui, ſoit en bien, ſoit en mal, en auront une fort étendue.

CCXXXV.

Les honneurs, les monuments,

tout ce que l'ambition peut faire en faveur des héros, tous les trophées qu'elle leur éleve, sont bientôt renversés; mais le temps n'a aucun pouvoir sur ceux que la sagesse a rendus sacrés : rien ne peut leur nuire; aucune durée n'en effacera ni n'en affoiblira le souvenir; & le siecle qui la suivra, & les siecles qui s'accumuleront les uns sur les autres, ne feront qu'ajouter encore à la vénération qu'on aura pour eux.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les PENSÉES MORALES DE SÉNEQUE & le DISCOURS PRÉLIMINAIRE; & je crois qu'on en peut permettre l'impression. A Paris, ce 29 Juillet 1782.

GUYOT.

